

Un océan de mensonges

Antoine PRIOLO

Copyright © 2016 Antoine PRIOLO

Tous droits réservés.

EAN: 9791095965008

ISBN-13 : 979-10-95965-00-8

À ma femme et à ma fille.

Chapitre I

Mauvaise surprise

C'est par une belle et chaude journée de juin que bascula la vie de Vincent Delorme, P .D. G. d'Intercomp, une société informatique spécialisée dans les systèmes de protection des données. Vers dix-huit heures trente, il quitta son bureau de Sophia-Antipolis, la grande technopole azurée située au nord d'Antibes, sur la Côte d'Azur, pour rejoindre son domicile sur les hauteurs de la ville. Après une bonne demi-heure d'un trajet embouteillé, il arriva devant le portail de la villa *Bella Vista*, perchée au sommet d'une colline, d'où l'on avait une vue panoramique sur la côte et la Méditerranée. Vincent Delorme, las après une éprouvante journée, ne remarqua pas immédiatement le portail entrouvert. Ce n'est qu'après avoir actionné la télécommande d'ouverture qu'il leva les yeux vers celui-ci et s'en aperçut. Étonné, il fronça les sourcils, s'impacienta devant la lenteur avec laquelle le lourd panneau métallique glissa sur son rail, s'engagea rapidement dans l'allée qui conduisait au garage et immobilisa son véhicule à l'intérieur d'un espace assez grand pour contenir jusqu'à

trois voitures. La petite citadine de sa femme Jennifer était là, bien rangée sur son emplacement. Vincent sortit rapidement de l'habitable et pressa le pas vers la porte du fond qui ouvrait l'accès à la buanderie et de là, à la cuisine puis au vaste salon salle à manger.

— Jennifer, je suis rentré chérie ! lança-t-il d'une voix forte qui résonnait à travers toute la maison.

Vincent posa l'attaché-case, qu'il emportait tous les soirs du bureau, dans un coin de la large entrée qui desservait les pièces du rez-de-jardin et d'où partait un non moins large escalier vers l'étage supérieur. L'entrée ouvrait directement sur le salon salle à manger, sur la droite. La partie salle à manger était à gauche en entrant, tandis que le salon, en face, se trouvait en contrebas de trois marches basses et larges, disposées en arcs de cercle. Contre le mur de droite se dressait l'âtre d'une belle cheminée de style contemporain. Un magnifique et immense canapé de cuir blanc épousait parfaitement l'arc de l'escalier. Un buffet bas entièrement recouvert de cuir blanc lui aussi, trouvait sa place sur l'autre pan de mur qui jouxtait l'entrée et faisait face à de grandes baies vitrées, au-delà desquelles s'étendait une grande terrasse couverte de lattes de bois exotique, protégée du soleil par d'immenses stores à la toile écriue. Au bout de la terrasse, une immense piscine à débordement surplombait le terrain en restanques complanté d'oliviers plusieurs fois centenaires. Après, il

n'y avait plus que la ville, la baie de Golfe-Juan, Cannes et les îles de Lérins. Les Delorme faisaient partie de la bourgeoisie locale et étaient sinon riches, du moins très aisés. Vincent Delorme était l'aîné d'une fratrie de deux enfants dont le père était l'héritier d'une très riche famille d'industriels du Nord, qui devaient leur fortune au textile jusque dans les années soixante-dix. Il avait une sœur, Maeva, de deux ans sa cadette, qui était elle-même chef d'entreprise et avait créé sa marque de vêtements et sous-vêtements pour femmes.

Vincent entra dans la pièce, se dirigea vers l'escalier du salon, s'arrêta net, pris d'un frisson qui lui glaça le sang. Les pièces de l'échiquier posé sur la large table basse étaient éparpillées au sol, sur le confortable tapis couleur sable. À droite de la cheminée, une colonne rectangulaire, qui supportait une sculpture contemporaine en bronze représentant une femme effilée, sans visage, était renversée à même le sol en béton ciré de couleur anthracite. La statue avait été projetée jusqu'au pied du buffet. Le plus inquiétant était le tisonnier étendu au pied de la cheminée, sur le sol, à cheval sur le tapis . L'extrémité, pourvue d'un bec, était couverte de ce qui était, selon toute vraisemblance, du sang !

— Jennifer ! hurla Vincent, conscient qu'il s'était produit quelque chose de grave.

Il essaya de ne pas paniquer, de garder la tête froide, de ne pas imaginer le pire. Ce n'était pas évident, mais il le fallait. Où étaient Jennifer et Tara, sa fillette de deux ans ? Et la chienne, Lana ? À qui appartenait ce sang sur le tisonnier ? Jennifer aurait pu se blesser toute seule après tout. Pourquoi alors tout ce désordre ? Il fallait les retrouver. Vincent quitta le salon, enjamba quatre à quatre les escaliers jusqu'à l'étage, fonça droit à travers un couloir jusqu'à la porte de leur chambre, en criant :

— Jenny ! Tu es là ? Jenny, Lana ! Où êtes-vous ?!

Il s'immobilisa, tourna la poignée, hésita un moment avant de l'ouvrir, de peur de ce qu'il pourrait y trouver. Il poussa la porte, prit une grande respiration et poussa un ouf de soulagement : la pièce était vide, propre et bien rangée. Il fit demi-tour, ouvrit tour à tour la porte de la chambre de Tara, leur fillette, vide elle aussi, celle de la chambre d'amis, sans plus de succès et enfin celle du bureau où là aussi tout était en ordre. Où pouvaient-elles bien être ? Une violente angoisse l'étreignit soudain, imaginant le pire pour sa femme et son enfant. Il s'élança vers l'escalier, déboula dans l'entrée, fonça à travers la cuisine jusqu'à la buanderie, ouvrit une porte qui donnait sur un escalier assez raide et étroit qui menait au sous-sol de la villa. Il cria :

— Jennifer ! Tu es là mon amour ?!

Il attendit quelques secondes, dans l'espoir d'entendre la douce voix de son épouse, en vain. Il appela sa chienne, avec l'espoir qu'elle sortirait de sa cachette.

— Lana ! viens ma fille ! Viens voir Papa ! Lana !

Il soupira, descendit l'escalier à la hâte, arriva dans une pièce spacieuse, avec une large fenêtre, aux murs de parpaings et de béton brut, sur lesquels s'adossaient des rangées d'étagères métalliques encombrées du bric-à-brac que l'on retrouve à peu près chez tout un chacun : conserves maison de fruits et légumes, boîtes de conserve industrielles, outillage, jouets obsolètes, chaises de bois et paille héritées des grands-parents, boîtes à chaussures utilisées pour le rangement d'un tas de petits objets, que l'on ne veut surtout pas jeter, dans l'espoir qu'un jour ils serviront et qui finiront sans doute à la benne. Vincent fouilla tous les recoins du sous-sol qui, en plus de cette première pièce, en comptait deux autres, plus petites, ainsi qu'une chaufferie, accessible également depuis l'extérieur par une porte. La villa était à flanc de colline, ce qui fait que le sous-sol était en réalité le niveau zéro côté ouest, sur le jardin en restanques. Il servirait peut-être un jour pour réaliser un appartement indépendant pour y loger un parent ou un enfant, qui sait. C'était une pratique courante dans cette région : l'on construisait une villa dont la superficie était limitée par le C.O.S. et l'on prévoyait un vaste sous-sol, très souvent de la même superficie que le reste de la

maison, que l'on aménagerait plus tard, discrètement, doublant ainsi la surface habitable. Vincent dut se rendre à l'évidence : ni Jennifer ni Tara ne se trouvaient dans la maison, pas plus que la chienne. Où étaient-elles passées ? Il soupira de dépit, regarda sa montre : dix-neuf heures quarante. L'angoisse qui l'étreignait ne desserrait pas son étou. Il songea, comme pour se rassurer, que Jennifer avait pu se blesser, qu'à un moment, elle avait peut-être perdu connaissance, qu'elle avait essayé de se rattraper à la colonne supportant la statue, qu'elle avait été déséquilibrée et avait chuté sur l'échiquier. Après avoir repris ses esprits, elle avait sans doute appelé les secours qui les avaient prises en charge, elle et Tara. Elle devait se trouver à l'hôpital à cette heure. Mais alors, où se trouvait Lana ? Elle n'avait pas pu aller à l'hôpital avec sa maîtresse. Vincent Delorme prit son smartphone, chercha le numéro des urgences, tout en remontant dans le salon. Il dut refaire le numéro plusieurs fois avant d'obtenir une jeune femme qui lui dit :

— Urgences de l'hôpital de la Fontonne, bonsoir. Quel est le motif de votre appel ?

— Bonsoir, Mademoiselle, dit Vincent d'une voix tremblante. Je voudrais savoir si madame Jennifer Delorme a été admise chez vous aujourd'hui, s'il vous plaît.

— Un instant, je vous prie.

Il y eut un silence, suivi de la musique des quatre saisons de Vivaldi. Après un court laps de temps, la voix féminine résonna à nouveau :

— Allô, Monsieur ?

— Oui.

— Je suis désolé, nous n'avons pas de Jennifer Delorme dans nos services.

Vincent ne savait pas s'il devait prendre cela comme une bonne ou une mauvaise nouvelle. Qu'elle ne soit pas à l'hôpital était en soi plutôt une bonne nouvelle, mais cela ne lui disait pas où elle se trouvait.

— Si elle s'est blessée dans la journée, habitant sur Antibes, aurait-elle pu être transportée ailleurs que chez vous ? demanda-t-il.

— Normalement non, sauf si son cas n'est pas trop grave et qu'elle ait insisté pour être conduite dans une clinique privée. Vous devriez peut-être chercher de ce côté-là. Ce sera tout, monsieur ?

— Oui, je vous remercie.

Vincent passa la demi-heure suivante à contacter toutes les cliniques privées du secteur, sans résultat.

Vingt heures quinze. Vincent hésitait à contacter ses parents, ne voulant pas les inquiéter inutilement. Il songea que de toute façon, si Jennifer était allée chez eux, elle ou ils, auraient cherché à le contacter et lui auraient au moins laissé un message sur répondeur. Même chose si elle était chez l'une de ses amies. Il n'avait plus personne à contacter. Les parents de Jennifer étaient morts depuis longtemps dans un accident d'avion en Afrique. Il dut se résoudre à contacter la police, l'espoir de retrouver sa femme et son enfant s'amenuisant avec le temps.

§

Trois véhicules s'étaient engouffrés dans l'allée de la villa. Deux étaient banalisés et le troisième arborait les couleurs de la police. Vincent devina, aux gyrophares qui éclairaient la rue, que d'autres s'y trouvaient, au-delà du mur et de la haie de cyprès de la propriété. C'est sans doute à ce moment précis qu'il prit conscience de la situation dans laquelle il était plongé depuis près de deux heures. Le heurtoir de la porte d'entrée fut frappé plusieurs fois avec force et il entendit une voix puissante hurler :

— Monsieur Delorme, Police ! Ouvrez, s'il vous plaît !

Vincent, fatigué, abasourdi et abattu, miné par l'angoisse et la peur, était maintenant dans un état second, incapable de garder le contrôle de ses émotions qui le

submergeaient et faisaient naître en lui les idées les plus noires. Il entendait les coups sourds du heurtoir contre la porte, les cris du policier lui intimant l'ordre d'ouvrir, mais était dans l'impossibilité de bouger, prostré devant le spectacle de ces gyrophares qui n'annonçaient rien de bon. Tout se brouilla dans son esprit. Les pensées les plus terribles, les plus folles, les plus macabres se bousculaient en lui, l'oppressant, l'empêchant de respirer. Il entendait les battements de son cœur qui s'accéléraient, ressentait une vague brûlante envahir tout son être. Devant ses yeux, tout se mit à tourner de plus en plus vite, de plus en plus flou, jusqu'à ce que le noir fasse place à la lumière...

§

— Monsieur Delorme ? Vous m'entendez ?

La voix était masculine, s'exprimait calmement, posément. Vincent entendit les battements de son cœur, le souffle de sa propre respiration. Celle-ci était rapide, irrégulière. Il avait la nausée. Une forte odeur d'ammoniac emplissait ses narines.

— Il revient à lui ? entendit-il prononcer d'une voix grave.

— Oui, tout doucement.

— Ok toubib, remettez-le-moi sur pied, j'ai besoin de l'interroger.

— Soyez patient, c'est l'affaire de quelques minutes.

Vincent ouvrit les yeux, saisit la main du médecin qui était en train de le ranimer et l'éloigna doucement de son nez.

— Je crois que c'est bon docteur, lui dit-il. Vous allez finir par me cramer les sinus avec ce truc.

Il vit un énorme visage se pencher au-dessus de lui, portant un collier de barbe, qui le regardait comme on regarde une bête curieuse, un petit sourire aux coins des lèvres.

— Bon retour parmi nous, monsieur Delorme. Je suis le capitaine Castillo. Vous vous sentez mieux ?

— Je ne suis pas très frais, mais ça va aller, merci. Que s'est-il passé ?

— Vous semblez avoir fait un malaise. Heureusement pour vous que les baies vitrées du salon étaient grandes ouvertes.

— Vous voulez bien m'aider à me relever, dit Vincent Delorme en lui tendant le bras.

Le policier le tira vers lui. La tête de Vincent tournait. Il se campa solidement sur ses jambes et attendit, silencieux et immobile, que la situation se stabilise. Il aperçut un grand nombre de policiers qui s'affairaient dans le salon, certains habillés d'une combinaison blanche, recouverts d'une capuche et d'un masque devant la bouche.

— Ça va aller, monsieur Delorme ? demanda Castillo.

— Oui. Ça tourne un peu, ça va passer. Je vais aller m'asseoir sur le canapé, si vous le voulez bien.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, monsieur Delorme. Allez plutôt vous installer autour de la table de la salle à manger.

Vincent regarda vers le canapé les hommes qui oeuvraient autour de la cheminée et de la table basse. Il alla lentement vers une chaise. Le barbu vint s'installer face à lui. Il planta ses yeux dans les siens et demeura silencieux quelques instants. Avant de commencer à lui poser des questions, il lui dit :

— Vous vous sentez en état de répondre à quelques questions ?

— Je crois, oui. J'ai eu un malaise, sans doute parce que je n'ai rien avalé depuis ce matin.

— Vous voulez peut-être prendre le temps de manger quelque chose avant que nous parlions ?

— Non, ça va aller, capitaine. Allez-y, posez vos questions.

— Si vous me racontiez ce qui s'est passé, monsieur Delorme, que je comprenne mieux la situation.

— Oui, bien sûr.

Vincent Delorme prit le temps de remettre de l'ordre dans ses idées avant de commencer son récit :

— J'ai quitté mon bureau vers dix-huit heures trente, comme tous les soirs, et je suis arrivé ici vers dix-neuf heures. J'ai remarqué que le portail était entrouvert, ce qui m'a étonné.

— Pour quelle raison ? le coupa Castillo.

— Il se ferme automatiquement dès que l'on entre ou sort.

— Comment expliquez-vous qu'il ait été juste entrouvert ?

— Pour qu'il se retrouve dans cette position, il a fallu que quelqu'un manipule la télécommande et le bloque manuellement. Par défaut, le portail s'ouvre ou se ferme complètement.

— D'accord, continuez, dit le policier qui prenait des notes sur un petit carnet bleu, écorné.

— J'ai garé la voiture dans le garage et je suis entré dans la maison en passant par la buanderie, ce que je fais toujours. Je suis arrivé dans la cuisine, elle était vide, puis dans l'entrée où j'ai posé mon attaché-case avant de passer dans le salon. J'ai indiqué à ma femme que j'étais rentré, assez fort pour qu'elle entende même de l'étage.

— C'est là qu'elle se trouvait ?

— Non... enfin, je n'en savais rien à vrai dire. Je fais toujours ça quand j'arrive et que je ne vois pas Jennifer. Une fois en haut des escaliers du salon, j'ai remarqué qu'il y avait du désordre.

— Du désordre ? Vous pouvez préciser ?

— Les pièces de l'échiquier étaient renversées sur le tapis, la colonne qui supportait la statue en bronze était au sol elle aussi. C'est là que j'ai vu le tisonnier, qui semblait couvert de sang à son extrémité.

— Qu'avez-vous fait à ce moment précis ? Avez-vous songé à appeler la police ?

— La police ? Non, pas vraiment.

— Pour quelle raison ?

— J'ai pensé que je devais trouver Jennifer avant tout. J'ai crié son nom plusieurs fois, il me semble, sans succès. Je suis monté à l'étage et j'ai constaté que ni ma femme, ni ma fille, ni même notre chienne Lana ne se trouvaient là.

— Vous avez un chien ? Quelle race ?

— C'est une chienne, une bâtarde, mélange de labrador et d'épagneul, d'après le véto, précisa-t-il.

— Elle vit dans la maison avec vous où dans une niche, dans le jardin ?

— Une niche ? s'étonna Delorme. Il y a encore des gens qui mettent les chiens dans une niche ?

— Plus que vous ne le pensez, visiblement. Continuez.

— Je suis descendu au sous-sol puis, ne les trouvant pas, je suis revenu dans le salon où j'ai passé de nombreux coups de téléphone aux hôpitaux et cliniques.

— Pourquoi avoir fait ça ? dit Castillo qui semblait étonné.

— J'ai pensé que ma femme avait pu se blesser et qu'elle avait peut-être appelé les secours.

— Vous ne saviez pas à qui appartenait le sang sur le tisonnier pourtant, je me trompe ?

— Non, vous avez raison, mais à ce moment-là j'ai essayé de réfléchir à ce qui avait bien pu se passer et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il fallait appeler l'hôpital.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je ne savais plus trop quoi faire. Je me suis décidé à vous appeler, à cause du sang, vous comprenez ?

— Vous n'avez pas essayé de joindre des proches : famille, amis. Pourquoi ?

— Ma femme n'a plus aucune famille et j'ai pensé que si elle était allée chez mes parents ou l'une de ses amies, elle aurait sans aucun doute tenté de me joindre.

Castillo demeura silencieux un long moment, les yeux plongés dans son petit carnet, tournant les pages d'avant en arrière, l'air dubitatif.

— Vous vous entendez bien avec votre femme ?
laissa-t-il tomber.

La question surprit et mit Vincent Delorme mal à l'aise, qui ressentit tout le poids du soupçon qu'elle sous-tendait.

— Parfaitement bien, répondit-il sèchement, vexé que l'on puisse le soupçonner d'être à l'origine de la disparition de Jennifer et de Tara.

— Aucun conflit, pas la moindre dispute ? insista Castillo en plongeant ses yeux dans ceux de Vincent.

Celui-ci soupira en levant les bras au ciel :

— Vous connaissez beaucoup de couples chez qui tout est parfait au point de ne jamais s'affronter ? questionna-t-il avec ironie.

— Vous aviez des problèmes dans votre couple ces temps-ci ?

— Pas spécialement. Nous sommes un couple très uni, vous pourrez vous en assurer auprès de notre entourage.

— C'est ce que nous ferons, confirma Castillo en hochant la tête. Votre fille, Tara, c'est ça, a quel âge ?

— Vingt-huit mois, pourquoi ?

— L'arrivée d'un premier enfant dans un couple est souvent source de nombreux conflits, qui lui sont parfois fatals. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de divorces ou de séparations qui interviennent dans les deux années qui suivent l'arrivée de l'enfant.

— Nous n'avons pas eu ce genre de problème, affirma Delorme avec une certaine fierté.

— Tant mieux, se contenta d'ajouter le capitaine.

Un lieutenant vint lui susurrer à l'oreille. Castillo acquiesça d'un hochement de tête, regarda sa montre et, s'adressant à Vincent, dit :

Vous auriez un endroit où dormir, hors d'ici, ce soir ?

Un peu surpris, Vincent sembla réfléchir avant de répondre :

— Chez mes parents, je pense, mais je préfère rester ici, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Malheureusement, si, regretta le capitaine. Il est tard et la scientifique a encore beaucoup à faire. Vous allez devoir quitter les lieux et n'y revenir sous aucun prétexte jusqu'à nouvel ordre.

Voyant le désarroi dans les yeux de Delorme, il ajouta :

C'est la procédure dans ce genre d'affaires, j'en suis désolé.

— Ce genre d'affaires ? Parce que vous pensez qu'il y a une affaire ? demanda-t-il, abasourdi par cette soirée cauchemardesque.

— Une femme et une enfant disparues, une scène qui laisse supposer une bagarre, un tisonnier couvert de sang, si ce n'est pas une affaire, qu'est-ce que c'est, monsieur Delorme ? dit le capitaine Castillo, qui en avait vu des scènes de crime dans sa carrière de flic et qui ne doutait pas qu'il soit bien devant l'une de ces scènes, ici, dans le salon de cette villa.

— Donnez-moi votre sentiment, s'il vous plaît, vous qui avez l'habitude. Vous pensez que c'est très sérieux ?

Vincent Delorme avait dit cela d'une voix remplie d'angoisse, le visage décomposé. Castillo le dévisagea longuement, soupira en tordant la bouche et en haussant les épaules :

— Difficile à dire pour le moment, mais ce ne sont pas là des indices encourageants. Nous en saurons un peu plus avec les résultats de l'analyse du sang sur le tisonnier. En attendant, je vous invite à garder votre calme et à ne pas envisager le pire. Il peut s'être passé n'importe quoi dans cette maison et pas forcément ce que les apparences nous suggèrent, dit-il pour le rassurer.

— Que puis-je faire, de mon côté, pour vous aider ?

— Ne faites rien. Nous sommes là pour ça. Si nous avons besoin de votre coopération, nous vous contacterons. Inutile de vous préciser qu’il serait souhaitable que vous ne quittiez pas le pays dans les prochains jours.

— Je n’ai aucun déplacement prévu et de toute façon je veux retrouver ma famille. Sans compter que j’ai une entreprise à faire tourner. Mes collaborateurs comptent sur ma présence.

— Alors c’est parfait, monsieur Delorme, dit Castillo en lui tendant une main, nous allons nous revoir très vite.

§

Chapitre II

Un étrange coup de fil

Vincent Delorme était affairé, assis derrière son bureau de Sophia-Antipolis. Cela faisait deux longs jours que sa femme et Tara, sa fillette, avaient disparu sans laisser de trace. Impuissant devant ce drame, le chef d'entreprise s'était jeté à corps perdu dans le travail, ce qui ne le changeait guère de son quotidien à vrai dire. Vincent était un homme très occupé avec près d'une centaine d'employés et de nombreux clients, professionnels exigeants pour la sécurité de leurs données. L'entreprise tournait bien et connaissait une croissance à deux chiffres depuis plusieurs années, sans discontinuer. C'était la fierté de Vincent, cette entreprise. Il l'avait fondée, certes avec des fonds prêtés par ses parents, qui possédaient une fortune confortable, ce qui lui avait donné un sacré coup de pouce, mais il avait démarré quasiment seul et l'avait portée à bout de bras pour en faire ce qu'elle était aujourd'hui, presque dix ans plus tard : une affaire très rentable avec des perspectives d'évolution plus qu'encourageantes.

Le téléphone sonna. Vincent appuya sur le bouton mains libres. La voix de Marjolaine, sa secrétaire, résonna :

— Une certaine Marie Delagrance insiste pour vous parler, Monsieur. Je lui ai dit que vous étiez très occupé, mais elle a insisté en me suppliant de vous prévenir de son appel. Qu'est-ce que je fais ?

— Marie ? s'étonna-t-il.

Marie Delagrance était une amie de Jennifer. Ce qui étonna Vincent, c'est qu'elle appelle à son bureau. C'était bien la première fois que cela arrivait. Intrigué, il répondit :

— C'est bon, passez-la-moi, Marjie.

Après quelques secondes, la voix haut perchée de Marie se fit entendre :

— Allo ? Vincent ? C'est vous ?

— Bonjour Marie. Je suis un peu étonné de votre appel, que se passe-t-il ? rien de grave au moins ?

— Vincent, il se passe quelque chose d'étrange, dit-elle, de l'excitation mêlée d'inquiétude dans la voix.

— Que voulez-vous dire Marie ?

— Je viens de croiser Jennifer... elle laissa un grand blanc, histoire de faire son effet.

— Quoi ?! s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous dites ? Jennifer ? Où ça ? s'emballa Vincent, heureux de cette nouvelle.

— Je suis sur la cannebière, à Marseille. C'est là que je l'ai croisée.

— Vous êtes sûre de ce que vous affirmez, Marie ?

— Quasiment certaine, Vincent. Je sortais d'une boutique et au même moment elle passait devant moi. Je n'en croyais pas mes yeux et je suis restée sans voix, figée, incapable de bouger.

— Vous n'avez pas essayé de lui parler ? Pourquoi ?

— Je ne pouvais pas.

— Comment ça ? Je ne comprends pas ?

— C'est délicat à dire, répondit-elle, gênée.

— Marie, il faut que vous me disiez tout. C'est important. Ça fait deux jours que j'angoisse à l'idée qu'elle et Tara puissent être mortes. Alors, si vous l'avez vue, où que ce soit, quelles que soient les circonstances, parlez, je vous en prie.

— Elle n'était pas seule, dit-elle, presque en s'excusant.

Pas seule ? Que voulait-elle dire ? Bien sûr qu'elle n'était pas seule : elle était avec Tara, cela ne faisait pas de doute. Mais pourquoi à Marseille ? Et pourquoi être partie ainsi, sans laisser de trace, sans un mot, sans une explication ? Et pourquoi avoir emmené la chienne ? Vincent ne comprenait pas ce qui arrivait. Tout lui semblait confus depuis la disparition.

— Que voulez-vous dire ? Tara était avec elle ? Et notre chienne, Lana, vous l'avez vue aussi ?

— Non, je n'ai pas vu Tara, ni la chienne, désolée... Elle était avec un homme, voilà, je vous ai tout dit, terminat-elle soulagée.

— Un homme ? Quel homme ? Vous le connaissez ? Vous l'aviez déjà vu ?

Vincent posait toutes ces questions de manière fébrile. Il ne comprenait plus rien à cette histoire. Que se passait-il ? Dans quoi Jennifer était-elle allée se fourrer ?

— Non, je ne l'avais jamais vu avant, déclara Marie, sûre d'elle.

— Vous dites qu'elle était avec un homme, mais ils avaient l'air d'avoir quel type de relation ? L'homme semblait-il menaçant par exemple ? Est-ce qu'il la maintenait fermement pour qu'elle ne lui échappe pas ? Est-ce qu'elle avait l'air inquiète ?

— Je suis désolé Vincent, s'excusa Marie, mais ce n'est rien de tout ça. Ils semblaient complices et riaient tous les deux. Dans leurs yeux l'on pouvait voir... elle s'interrompit.

— Voir quoi ? Allez jusqu'au bout, Marie, s'il vous plaît ?

— De l'amour. Oui, c'est ça, de l'amour ! C'est ce qu'ils dégageaient tous les deux.

Marie fondit en larmes.

— Oh Vincent, je suis désolée ! Vraiment. J'ai hésité à vous appeler. Je ne voulais pas vous faire de mal, mais je me suis dit que je ne pouvais pas cacher ce que je venais de voir.

— Vous avez bien fait, Marie, je vous en remercie. Si c'est bien Jennifer que vous avez vue, c'est plutôt un soulagement pour moi, même s'il reste de nombreuses zones d'ombre qu'il faudra éclaircir.

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Non, quelle question ! Au contraire. Marie ?

— Oui, Vincent ?

— Il faudrait que vous alliez faire une déclaration au commissariat de Nice à votre retour de Marseille. Je peux compter sur vous ?

— Oui, bien entendu. Je serai à Nice demain matin à la première heure, je vous le promets.

— Merci Marie. Vous demanderez à parler au capitaine Castillo. C'est lui qui est chargé de l'enquête. Je vais le prévenir de votre passage, d'accord ?

— D'accord. J'irai lui parler demain. Bien, je vous laisse alors. Ça va aller vous ?

— Oui, maintenant ça va aller mieux puisque je sais que Jenny est en vie. Et si elle l'est, Tara l'est aussi, se réjouit-il.

— Bien. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, Vincent, surtout n'hésitez pas à m'appeler, d'accord ?

— C'est très gentil de votre part, Marie. J'y penserai si j'ai besoin, merci.

— Si vous avez besoin d'une épaule sur laquelle vous appuyer durant cette terrible épreuve que vous traversez, je serai là pour vous, vous pouvez me croire, Vincent.

— D'accord, Marie, je garde ça dans un coin de ma tête, dit-il, un peu surpris par les propos de cette femme qu'il ne connaissait pas, pourtant, comme étant un modèle d'altruisme et de générosité affective.

Vincent était perplexe mais heureux d'avoir eu des nouvelles de sa femme. Il ne comprenait pas ce qui arrivait, pourquoi Jennifer était à Marseille, pourquoi elle se trouvait avec un inconnu, pourquoi elle n'avait pas Tara, leur fille, avec elle, mais l'espoir de les revoir vivantes renaissait, le soulageant d'un poids énorme.

§

Les bureaux du commissariat de la caserne Auvare de Nice étaient situés dans une ancienne caserne militaire. Les bâtiments, construits dans les années mille huit cent soixante-dix, furent transformés en commissariat dans les années mille neuf cent quatre-vingt, sans pour autant qu'y soient réalisés des travaux de rénovation dignes de ce nom. Résultat : des locaux vétustes, un réseau électrique dangereux à l'origine d'incendies, des fenêtres cassées, rafistolées à peu de frais, des murs crasseux, des pièces condamnées à cause de leur dangerosité ! Des conditions de travail dénoncées par les syndicats de police, restées sans effet depuis lors. Le bureau dans lequel étaient installés le capitaine Castillo et deux de ses collègues était triste et lugubre avec ses murs gris et blancs jaunis, son plafond à la peinture écaillée, son mobilier d'un autre temps : bureaux et armoires métalliques gris, cabossés, rouillés, sales. Le sol

fait de dalles de granito composées d'un mélange de matériaux aux teintes noires, beiges, grises et blanches, n'était pas pour égayer l'ensemble.

Jean-Paul Castillo était un homme d'une cinquantaine d'années, taille moyenne, de l'embonpoint surtout marqué à la ceinture et au visage, le cheveu court et rare, châtain clair grisonnant, les yeux vitreux que soulignaient deux poches prononcées, le nez large et aplati, la bouche généreuse aux lèvres saillantes, qu'encadrait une barbe poivre et sel, taillée court et la peau burinée par le soleil azuréen. Policier à la brigade criminelle depuis plus de 15 ans, devenu capitaine il y a sept ans, il était en poste à Nice depuis 9 ans, 3 mois et 14 jours. Il était très précis quand il en parlait, car il comptait chaque jour où il était « encore en vie » comme il le disait. Castillo avait toujours eu dans un coin de sa tête le sentiment qu'il ne vivrait pas vieux. La cinquantaine passée, il pensait que sa mort n'était plus qu'une question de temps désormais. C'était une situation qu'il vivait mal, assailli par l'angoisse de sa propre mort, par ce sentiment qui le minait depuis toujours. Il avait consulté des médecins, des psys et même des praticiens de médecines parallèles, sans résultats probants. Il s'était résolu à vivre avec, au final et prenait la vie au jour le jour, avec toujours ce sentiment que chaque jour était peut-être le dernier, ce qui était vrai pour tout un chacun si l'on y réfléchissait.

Assis derrière son bureau, le capitaine Castillo relisait le dossier Delorme. Installée à un bureau perpendiculaire au sien, le lieutenant Sonia Galantini décrocha son téléphone et composa le numéro du labo de la police scientifique :

— Ouais, salut Lambert, dit-elle, c'est Galantini. Tu as les résultats pour le tisonnier dans l'affaire Delorme ?... hum, hum, ok, hum, hum. Allez salut Lambert, à la prochaine.

Castillo releva la tête en direction de Galantini, l'air interrogateur. Elle avait un air satisfait :

— C'est bien du sang humain et c'est celui de Jennifer Delorme selon toutes vraisemblances : même groupe sanguin en tout cas. Il faudra attendre les résultats de l'A. D. N. pour confirmer. Il y avait des empreintes sur le tisonnier, toutes appartenant à Vincent Delorme.

— Ça change tout, affirma Castillo. Ce n'est plus seulement une affaire de disparition mais de meurtre désormais.

Il se dressa d'un bond, se mit à faire les cent pas en réfléchissant avant de dire :

— Tu vas me convoquer Vincent Delorme immédiatement. Il faut l'interroger sur son emploi du temps du treize juin.

— Ok, je m'en occupe.

— Et tant que tu y es, profite-en pour convoquer aussi les parents Delorme, j'aimerais bien leur parler... où est Aymar ?

Aymar, de son prénom, Philippe, était l'autre lieutenant qui partageait la pièce avec Castillo et Galantini. Son bureau était placé de biais dans l'angle, à droite de Castillo, près de celui de Galantini. La quarantaine, taille moyenne, mince, sportif, les cheveux assez longs, toujours en bataille, le visage émacié, souvent mal rasé, Aymar était un bon élément, un bosseur qui ne comptait pas ses heures.

— Il est sur le terrain avec Lucas. Vous leur avez demandé de faire le tour du voisinage des Delorme, lui rappela-t-elle.

— Ok, dès qu'ils rentrent, réunion pour faire le point.

— Ils ne devraient plus tarder, répondit-elle après avoir regardé sa montre.

A peine dix minutes plus tard, Aymar et Lucas déboulèrent dans la pièce. Alain Lucas, le plus jeune des deux, 31 ans, était un grand et solide gaillard au visage rempli, plutôt rond. Il avait les cheveux noirs, courts, coiffés avec une raie sur le côté et une petite mèche qui tentait de lui couvrir le front sans trop y parvenir. Il avait

l'air un peu pataud, mais il ne fallait pas se fier aux apparences : Lucas était vif, sportif, champion régional de judo et une tête bien faite. Comme Aymar, Lucas était un excellent élément.

— La pêche a été bonne ? s'informa Galantini.

— Pas mauvaise, répondit Aymar, sans plus de précisions.

— Vas-y, accouche !

— T'as cinq minutes ? on est pas aux pièces.

Aymar et Galantini fonctionnaient comme cela, dans une relation verbale conflictuelle, mais dans le fond, ils s'aimaient bien et se taquinaient plus qu'ils ne s'affrontaient.

— Allez, arrêtez les chamailleries ! s'agaça Castillo.
Vous avez quoi ?

Aymar sortit un carnet de la poche intérieure de sa veste en daim usé, le feuilleta et dit :

— Nous avons interrogé les voisins immédiats des Delorme, monsieur et madame Gineste. C'est un couple de retraités très sympas. Ils nous ont fait quelques révélations sur les relations du couple Delorme et ce n'est pas tout à fait le même son de cloche que celui de monsieur Delorme.

Madame Gineste nous a dit que les Delorme se disputaient souvent, que c'était parfois violent, que plusieurs fois madame Delorme s'était réfugiée chez elle, en pleurs, en se plaignant d'avoir reçu des coups. Une fois, elle est même arrivée le visage tuméfié, du sang coulait de son nez et elle avait des hématomes aux bras. Les Gineste voulaient appeler la police, mais madame Delorme les a suppliés de ne pas le faire, de garder le silence sur tout ça.

— Intéressant, songea Castillo. Donc, notre brave monsieur Delorme nous a menti. Lui qui s'offusquait que l'on puisse mettre en doute la solidité de son couple, qui affirmait que tout était pour le mieux dans son foyer, est l'un de ces salauds qui battent leur femme !

Castillo détestait ce genre de types qui se croyaient le droit de taper sur leur femme, qui étaient souvent d'une violence extrême dans l'intimité de leur foyer et qui montraient au monde un visage tout autre, de bon mari aimant, de bon père de famille, alors que souvent, non seulement ils cognaient, mais ils violaient et commettaient l'inceste sans vergogne. Ces types-là, Castillo se faisait un devoir de les traquer, de les démarquer et de les mettre hors d'état de nuire. Si Vincent Delorme était l'un de ceux-là, il s'en occuperait comme il se doit.

— Eh bien, je crois que tout est clair, constata Aymar. Nous avons notre suspect. Il rentre chez lui, une dispute éclate, il se saisit du tisonnier, porte un coup violent

à la tête de madame Delorme et la tue. Pris de panique, il décide de se débarrasser du corps et de faire croire à une disparition. L'affaire devrait vite être bouclée.

— Oui, sauf que ta théorie ne tient pas, affirma Galantini.

— Ah bon, et pourquoi ?

— A cause de la fillette. Pourquoi faire disparaître sa fille ?

— Elle aura été témoin de la scène, sans doute.

— Elle n'a que 2 ans...

— Et alors ?

— Même si c'était le cas, elle n'en gardera aucun souvenir et elle n'a pas encore le vocabulaire pour décrire ce qu'elle aurait pu voir. Et puis c'est sa fille, merde ! s'emporta-t-elle. Si Delorme a tué sa femme dans un accès de colère, ce n'est sans doute pas un tueur de sang-froid.

— Là, Galantini marque des points, constata Castillo. Je ne vois pas pourquoi, en effet, il aurait fait disparaître la petite Tara. Et puis il y a autre chose qui m'intrigue : si Delorme a voulu faire disparaître le corps et les preuves du meurtre, pourquoi avoir laissé le tisonnier plein du sang de son épouse bien en évidence sur le sol ?

— Il a agi dans la panique, tenta d'expliquer Lucas. Il vient de tuer sa femme, ce qui ne devait très certainement pas être intentionnel. Il n'a pas beaucoup de temps pour se retourner, réfléchit à la hâte, décide de faire disparaître le corps, le charge dans le coffre de sa voiture et file le planquer quelque part, dans un endroit isolé. Comme il ne peut pas trop s'éloigner, il le met dans un endroit où il pourra le récupérer plus tard et l'emmener dans un lieu définitif. Il revient rapidement à la maison et se rend compte qu'il a oublié le tisonnier. Il n'est plus en panique, se met à réfléchir et il comprend qu'il sera difficile de faire croire à son entourage que sa femme est partie sans laisser d'adresse. Plutôt que de faire tout disparaître, il se dit qu'il va tout laisser en l'état, que ça fera une bonne scène de crime, qu'à partir du moment où le corps a disparu, il sera très difficile de savoir exactement ce qui s'est passé.

— Ouais, mais il y a toujours la question de la fillette : pourquoi la faire disparaître aussi ? insista Galantini.

— On trouvera, affirma Aymar, confiant.

— Bon, je crois que la vérité se trouve en partie dans vos théories, dit Castillo, mais en partie seulement. Trop de zones d'ombre entourent encore l'affaire pour affirmer que Delorme est le coupable, même si les derniers éléments penchent dans ce sens. Nous devons trouver des preuves tangibles. Le corps de madame Delorme serait

l'idéal. En attendant, ne donnons pas trop l'impression à Vincent Delorme qu'il est le principal suspect. Laissons-le croire qu'il a réussi son coup, si c'est bien lui le coupable, bien entendu. Nous allons l'interroger sur son emploi du temps du jour du meurtre, comme j'en avais l'intention, sans plus. Ça nous éclairera peut-être sur ce qui s'est passé. Galantini, passe un coup de fil au légiste, tâche de savoir s'il peut nous situer l'heure de la mort avec plus de précision.

— Ok, chef.

— Aymar, je veux que tu ailles interroger les amies de madame Delorme. Tâche d'en apprendre un peu plus sur sa personnalité et si elle s'était confiée à elles sur les brutalités de son mari.

— Les amies de madame Delorme ? s'étonna Aymar. Je les trouve comment ?

— Tiens, j'ai une liste avec les noms, les téléphones et les adresses.

— D'où tu tiens ça ?

— C'est Marie Delagrange, son amie qui est venue faire une déposition ce matin et qui affirmait avoir croisé madame Delorme sur la canebière à Marseille, hier après midi vers quinze heures trente, qui me l'a dressée.

— Est-ce qu'il faut que je l'interroge à nouveau ?

— Bien sûr, je ne lui ai pas posé de questions sur la maltraitance qu'a subie madame Delorme puisque je n'en avais pas connaissance à ce moment-là.

— Et moi, je fais quoi ? demanda Lucas.

— Tu me trouves tout ce que tu peux sur les Delorme, père et fils. Je veux tout savoir d'eux, absolument tout. Si Vincent Delorme est le coupable, je veux savoir s'il bénéficie de la complicité des siens et si la petite Tara se trouve quelque part dans sa famille, peut-être même dans la maison de ses parents qui sait. Mais pour le moment, le juge ne veut pas nous délivrer de mandat pour aller fouiller chez eux. Il dit qu'il n'y a rien dans le dossier pour étayer cette hypothèse. Alors, mettez-vous au boulot, on doit essayer de sortir cette affaire rapidement.

— Vous ne croyez pas à la thèse d'un enlèvement de la petite, par exemple ? questionna Galantini.

— Pas plus qu'au fait que Vincent Delorme ait pu tuer sa fille. Nous avons placé les téléphones des Delorme sur écoute et ça n'a rien donné. S'il s'agissait d'un enlèvement, les ravisseurs auraient déjà pris contact avec la famille pour la rançon. Et puis, si le but était d'enlever la petite, les ravisseurs ne se seraient sans doute pas embarrassés de la mère.

— Ils sont peut-être tombés sur un os avec madame Delorme.

— Que veux-tu dire ?

— Si des ravisseurs s'étaient pointés pour enlever la fillette et qu'ils étaient tombés nez à nez avec la mère, si celle-ci ne s'était pas laissé faire, si elle s'était opposée à eux, ça pourrait expliquer la scène de bagarre et le sang sur le tisonnier. L'un des ravisseurs lui aurait alors fendu le crâne avec. Pris de panique, ils auraient emporté le corps pour le faire disparaître et surtout pour pouvoir continuer ce qu'ils ont commencé : un enlèvement contre rançon.

— C'est une possibilité, admit le capitaine. Mais rien ne permet d'aller vers une hypothèse plutôt qu'une autre dans l'état actuel des résultats de la scientifique et de nos investigations. Nous devons trouver des preuves.

§

Chapitre III

Premier interrogatoire

Le capitaine Castillo était assis derrière son bureau. Il consultait un dossier, silencieux. Assis à un second bureau, perpendiculaire au premier, l'inspecteur Galantini regardait Vincent Delorme fixement, scrutant les moindres détails de son visage, cherchant à percevoir le monstre qui se cachait peut-être derrière les traits plutôt avantageux de celui-ci. Castillo referma la chemise du dossier, releva la tête et plongea ses yeux dans ceux de Vincent, qui s'agitait sur sa chaise inconfortable.

— Vous en êtes où de l'enquête, capitaine ? s'enquit Delorme, dont l'inquiétude ne cessait de grandir depuis des jours. Vous avez entendu le témoignage de Marie Delagrange ?

— Aucun intérêt, affirma le capitaine, laconique.

— Aucun intérêt ? s'étonna Vincent. Comment ça aucun intérêt ? Cette femme, une amie de la mienne vous affirme avoir vu celle-ci en plein cœur de Marseille en

compagnie d'un homme et vous ne trouvez pas ça intéressant ? Je ne comprends pas.

— Vous êtes dans l'angoisse et l'attente, monsieur Delorme et ça se comprend. Vous vous raccrochez à ce que vous pouvez et ça aussi c'est compréhensible, mais ce n'est pas parce que vous pensez que quelque chose est important dans cette affaire que ça l'est. Et là, en l'occurrence, rien ne prouve que cette femme ait réellement vu la vôtre. Du reste, après une demi-heure d'interrogatoire, ses certitudes se sont envolées et elle a fini par nous dire qu'elle n'était plus du tout certaine de ce qu'elle avait cru voir.

— Vraiment ? s'étonna Vincent, déçu. Et du coup vous n'avez rien fait ?

— Bien sûr que si, pour qui nous prenez-vous ? s'indigna Castillo. C'est entre autres pour ça que vous êtes ici. Venez voir, lui dit-il en le priant d'approcher, d'un geste de la main.

Sur l'écran de l'ordinateur du capitaine défilaient plusieurs vidéos disposées en damier dans une fenêtre. Elles étaient en noir et blanc, de qualité inégale et montraient des passants qui déambulaient sur les trottoirs d'une grande artère.

— Tenez, regardez, ce sont les vidéos qui proviennent de plusieurs sources dans le secteur exact où

madame Delagrange affirmait avoir vu votre épouse. Elles ont été prises aux alentours de quinze heures trente ce jour-là, à l'heure précise des faits. Concentrez-vous sur cette zone, ici, dans cette vidéo, expliqua Castillo en promenant son index sur l'écran.

Vincent se concentra sur la zone en question, scrutant les passants dans l'espoir de reconnaître Jennifer.

— Là ! regardez ! vous voyez ? demanda l'inspecteur qui venait de figer l'image.

— Oui, je vois.

— Est-ce votre épouse ? La reconnaissez-vous ?

Vincent s'approcha de l'écran, plissa les yeux, essayant de distinguer au mieux le visage de la femme que lui montrait l'index du policier.

— Ce n'est pas évident, reconnut-il.

— Eh non... pas évident du tout.

— Il y a une certaine ressemblance tout de même, mais la couleur de cheveux est un peu différente, les vêtements ne sont pas du tout du style de Jennifer et avec les lunettes qu'elle porte, impossible de distinguer ses yeux et son visage avec précision.

— Vous voyez, aucun intérêt. C'est ce que je vous disais. Madame Delagrance à cru voir... Elle a pensé que c'était... mais qu'a-t-elle vu vraiment ?

— Avouez que c'est tout de même curieux, non ? Pourquoi aurait-elle inventé cette histoire ?

— Ah mais je n'ai jamais dit qu'elle avait inventé quoi que ce soit, se défendit le capitaine. Je pense qu'elle a sincèrement pensé voir votre femme. Sa disparition soudaine a pu provoquer chez elle une réaction inconsciente et elle a sans doute voulu se rassurer en la voyant surgir devant ses yeux, à la faveur d'une personne qui aurait eu une vague ressemblance avec elle. Cela arrive plus fréquemment qu'on ne le pense dans des affaires difficiles de disparitions ou de meurtres.

— Du coup, on est pas plus avancé.

— Cette piste est close en tout cas. Allez vous rasseoir, s'il vous plaît. Je n'en ai pas encore fini avec vous pour aujourd'hui. J'ai de nombreuses questions à vous poser sur votre emploi du temps du jour de la disparition.

— Je vous écoute capitaine, si je peux vous apporter toute ma collaboration pour que vous les retrouviez au plus vite.

Le capitaine Castillo se cala dans son fauteuil et se plongea dans le dossier de l'affaire durant deux bonnes

minutes. Il tournait les pages, qu'il annotait consciencieusement à l'aide d'un stylo rouge. Il releva la tête et fixa Vincent, silencieux, durant un moment avant de dire :

— Bien, monsieur Delorme, commençons. Vous allez me raconter ce qui s'est produit il y a deux jours, soit le treize juin.

Vincent comprit qu'on ne l'avait pas fait venir là pour le tenir informé de l'avancée de l'enquête, mais pour un interrogatoire en bonne et due forme. Et visiblement, Castillo n'avait pas l'intention de le ménager, ce qui le faisait bouillir, songeant que la police allait perdre du temps avec lui au lieu de se consacrer à retrouver sa famille.

— Il me semble que je vous ai déjà tout raconté, capitaine, rappela-t-il.

— Eh bien, recommencez depuis le début, dit Castillo, non sans une certaine lassitude.

— Je peux vous poser une question, capitaine Castillo ?

— Je préférerais que vous me racontiez votre histoire, monsieur Delorme, si ça ne vous fait rien, mais allez-y, je vous en prie.

— Vous pensez que c'est en perdant votre temps à m'interroger que vous allez retrouver ma femme et ma fille ? s'insurgea-t-il, un soupçon de colère dans la voix. Je ne suis pour rien dans leur disparition, je vous l'ai dit. Pendant que vous êtes là, bien assis dans votre fauteuil, Dieu sait ce qu'elles endurent ?!

— Allons, calmez-vous, monsieur Delorme. Ce n'est pas en prenant les choses de la sorte que vous nous aiderez au mieux.

— Vous perdez votre temps avec moi, vous me soupçonnez sans doute de quelque chose, c'est honteux ! dit-il, furieux.

— Bon, puisque vous le prenez comme ça, nous allons commencer par le début : nom, prénom, âge et profession ? s'agaça Castillo.

Vincent Delorme soupira, secoua la tête et ricana :

— Vous n'en avez rien à foutre de ma famille, hein ! s'énerva-t-il. Vous, tout ce qui vous intéresse, c'est de vous payer un bourgeois, un type qui, parce qu'il a du fric, une bonne situation, une belle maison et une très belle femme, est forcément le coupable, hein ?!

Castillo ne releva pas. Il ne savait pas si Delorme lui faisait du cinéma ou s'il s'insurgeait de façon sincère. Il continua de fixer son interlocuteur et répéta :

— Nom, prénom, âge et profession ?

Vincent se calma devant l'impassibilité du capitaine. Il soupira à nouveau et répondit :

— Delorme, Vincent, trente-deux ans, ingénieur en informatique, P. D. G. de la société Intercomp.

— Bien, se félicita Castillo. Racontez-nous la journée du treize juin.

— J'ai quitté mon travail...

— Depuis le matin, s'il vous plaît, le coupa-t-il.

Un peu désarçonné, Vincent dut faire un effort pour se remémorer cette journée à partir de son réveil. Il commença :

— Je me suis levé vers six heures trente, comme tous les matins. Après une douche, j'ai déjeuné.

— Seul ? s'étonna Castillo.

— Oui, pourquoi ?

— Continuez.

— Mon épouse ne travaille pas. Elle s'occupe de notre fille et gère notre foyer. C'est un emploi à temps plein, croyez-moi. Elle se lève généralement vers sept

heures trente. Nous passons une petite demi-heure à bavarder.

— Ce fut le cas, le treize ?

— Oui, comme tous les matins. Il ne s'est rien passé de particulier ce jour-là... enfin, jusqu'à ce que je rentre le soir.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Vers huit heures j'ai quitté la villa pour me rendre à mon bureau à Sophia. J'y suis arrivé vers huit heures quarante, comme presque tous les matins, là aussi. J'ai passé la matinée au bureau. Nous avons eu une réunion vers dix heures qui a duré jusqu'à onze heures trente environ.

— D'accord, qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai quitté le bureau vers douze heures quinze pour aller faire une course pour ma femme...

— Une course ? Quelle course ? le coupa Castillo, soudain intéressé par le récit de la journée de Delorme.

— Mon épouse possède une collection de poupées anciennes qu'elle a décidé de vendre. Elle avait un client intéressé par deux d'entre elles, mais l'emploi du temps de cette personne ne coïncidait pas avec celui de Jennifer. Elle

m'a demandé d'aller au rendez-vous à sa place avec les deux poupées.

— Vous aviez ces poupées avec vous en partant le matin ?

— Non, ce sont des pièces de collection rares et très chères. Il n'était pas question de les trimbaler dans ma voiture et de les laisser traîner au bureau. Jennifer n'aurait pas apprécié. Je suis repassé à la villa. J'y suis arrivé un peu avant treize heures.

— Votre épouse était là ?

— Non, elle avait un rendez-vous chez un médecin à cette heure-là. C'est pour ça que je devais assurer le rendez-vous à sa place.

— Chez quel médecin avait-elle rendez-vous ?

— Le docteur Fabre, rue Victor Hugo à Nice.

— Rien de grave au moins ?

— Des problèmes de femmes... répondit Vincent, éludant la question. Castillo n'insista pas. Il pria Delorme de continuer son récit :

— J'ai récupéré les deux poupées que Jennifer avait emballées avec soin dans deux cartons et je suis parti pour le rendez-vous qui avait lieu dans un hôtel de Cannes.

— Quel hôtel ?

— Le Martinez.

— Pourquoi un rendez-vous au Martinez ? Le client avec qui vous aviez rendez-vous n'était pas du coin ?

— Apparemment pas. D'après Jennifer, il était venu spécialement de Bordeaux pour voir les poupées.

— De Bordeaux ? pour deux poupées ? s'étonna Castillo.

— Ça vous étonne ?

— Un peu quand même.

— C'est parce que vous ne connaissez pas la valeur de ces deux poupées pour un collectionneur.

— Sans doute. Vous êtes arrivé au Martinez à quelle heure ?

— Treize heures trente-cinq.

— C'est précis.

— J'ai regardé ma montre quand je suis arrivé. J'avais rendez-vous à treize heures trente avec le collectionneur. J'étais un peu en retard. Je me suis hâté de

rejoindre le bar de l'hôtel où il avait donné rendez-vous à ma femme.

— Il vous a acheté les poupées finalement ?

— Non. Il n'est pas venu, dit Vincent d'une voix agacée.

— Pas venu ?

— Non. J'ai attendu jusqu'à treize heures cinquante et je n'ai vu personne.

— Vous n'aviez pas un téléphone pour le joindre ?

— Jennifer avait dû oublier de me le donner sans doute, je ne sais pas.

— C'est étonnant, vous ne trouvez pas ?

— Oui, peut-être. Je ne me suis pas vraiment posé la question. Ce n'était pas si important après tout.

— Sans doute. Vous avez le nom de cet acheteur ?

— Le nom ?.. Oui, il s'appelait Martin.

— Martin ? C'est tout ? Il n'avait pas de prénom ?

— Ma femme m'a dit seulement : monsieur Martin.

— D'accord, dit Castillo qui prenait des notes. Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je suis retourné à la villa poser les deux poupées et je suis retourné au bureau dans la foulée.

— Vers quelle heure êtes-vous arrivé à la villa ?

— Je n'ai pas fait attention... je dirai aux alentours de quatorze heures trente à peu près.

— Votre femme était-elle revenue de son rendez-vous ?

— Non.

— Ça fait un peu long pour un rendez-vous chez le médecin, non ?

— Elle a dû en profiter pour faire des courses à Nice sans doute.

— Vous êtes arrivé au bureau à quelle heure ?

— Il était un peu plus de quinze heures. J'y suis resté jusqu'à dix-huit heures trente, heure à laquelle j'ai quitté le bureau pour retourner à la villa.

Vincent Delorme continua son récit, racontant exactement les mêmes faits qu'il avait déjà racontés à Castillo le soir de la disparition de son épouse et de sa fille.

Durant tout l'interrogatoire, Castillo avait pris des notes sur son carnet. Sans doute, allait-il vérifier point par point la véracité du récit de Vincent.

— C'est parfait monsieur Delorme, dit Castillo. Je vous remercie d'être venu jusqu'ici. Nous en avons terminé pour aujourd'hui. Vous pouvez partir.

— À ce propos, quand pourrai-je rentrer chez moi ?

— D'ici deux ou trois jours, le temps pour la scientifique de passer la villa et le terrain au peigne fin. Nous vous tiendrons informé.

— Et pour le reste, vous ne voulez vraiment rien me dire ? Ma femme et ma fille sont quelque part dans la nature, entre les mains de je ne sais quel psychopathe, et je n'ai rien à quoi me raccrocher. Je vis dans l'angoisse permanente depuis trois jours et vous, vous ne me dites rien. Ce n'est pas normal ! s'indigna-t-il.

— Rentrez chez vous monsieur Delorme, insista Castillo. À ce stade de l'enquête nous n'avons pas grand-chose à vous dire. Et même si c'était le cas, nous ne pourrions le faire.

— Pour quelles raisons ?

— Parce que à ce stade, tout le monde est suspect, vous compris.

— C'est donc ça : je suis suspect.

— Ne le prenez pas mal, c'est la procédure, sembla s'excuser Castillo. Nous devons éliminer les pistes les unes après les autres jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une à suivre : la bonne. Je me mets à votre place, vous savez. Je peux comprendre le sentiment d'impuissance que vous devez ressentir en ce moment. Vous devez nous faire confiance, car nous faisons tout notre possible pour retrouver votre femme et votre fille.

Vincent Delorme quitta les locaux de la PJ. Le capitaine Castillo et Galantini se retrouvaient seuls dans leur bureau. Après un silence de réflexion, Galantini posa une question :

— Vous croyez à son histoire de poupées, inspecteur ?

— C'est ce que nous allons vérifier, mais comme par hasard, le type avec lequel il avait rendez-vous ne s'est pas pointé, il porte un nom parmi les plus communs de ce pays et on a même pas un prénom et pas de numéro de téléphone pour le joindre. Ça sent le mensonge à plein nez tout ça, expliqua-t-il en se tapotant le nez avec son index droit.

— On fait quoi maintenant ?

— Dis à Lucas et Aymar de pointer le bout de leur nez en vitesse. Je veux qu'ils épluchent l'emploi du temps que nous a donné Delorme, dès maintenant.

— Et moi, je fais quoi ?

— Toi, tu viens avec moi, on va à la villa des Delorme.

— Pour y faire quoi ?

— On va fouiller avant que le proc ne l'autorise à rentrer chez lui. S'il y a des preuves de sa culpabilité, je ne veux pas qu'il puisse les détruire.

§

Chapitre IV

Du sang sur la chemise

Castillo et Galantini franchirent à pied l'allée qui conduisait à la villa des Delorme. Ils entrèrent par la porte principale dans le hall d'entrée qui desservait à gauche la cuisine, la buanderie et l'accès au sous-sol, en face l'escalier qui conduisait à l'étage et à droite le salon salle à manger. Les deux enquêteurs prirent le temps de regarder autour d'eux. La villa des Delorme était spacieuse et luxueuse. Le sol du hall était composé d'un assemblage de marbre dans les tons beiges, blancs et rouges qui formaient des motifs géométriques en damier, le tout encadré d'une frise très travaillée. Aux murs étaient accrochées des peintures d'artistes contemporains et le mobilier était fait de bois précieux et cuir blanc. Le vaste séjour était séparé en deux parties de niveaux différents, par un escalier en arc de cercle. Au même niveau que le hall et la cuisine se trouvait un coin salle à manger avec une grande table rectangulaire, au plateau épais composé d'un assemblage de bois précieux, de verre et de métal qui reposait sur un piètement central en bronze, lui-même posé sur un sol qui était le prolongement de celui de l'entrée. Au niveau

inférieur, au-delà des marches recouvertes, elles aussi, de marbre, l'on trouvait le coin salon avec son immense canapé de cuir blanc fait sur mesure pour épouser l'arrondi de l'escalier qui reposait sur un sol en béton ciré anthracite et faisait face à une grande et magnifique cheminée contemporaine. Un écran plat de dimensions hors normes était accroché dans l'angle que formaient le mur sur lequel s'appuyait la cheminée et celui où se trouvaient d'immenses baies vitrées qui ouvraient sur la terrasse et la piscine. Sur tous les murs du salon et du coin-repas étaient accrochées des peintures contemporaines. Le tout était impeccablement tenu, rangé et propre. Seuls quelques jouets de la fillette des Delorme traînaient par endroits sur le sol.

— Waouh ! Je n'avais pas eu le temps de m'attarder sur la déco de la baraque l'autre soir, avouait Galantini. La vache ! Y'a du fric là-dedans ! Il doit gagner un sacré paquet de pognon le père Delorme !

— Ce n'est pas un petit flic sous payé comme nous, c'est sûr, constata Castillo. Ça paye l'informatique, on dirait.

— Ouais. Bon, on commence par où ?

— On fouille toute la villa, du sol au plafond.

— Elle est immense, ça va demander du temps.

— Tu as autre chose à faire aujourd'hui ? plaisantait-il.

— Non, c'est sûr. Je prends le sous-sol, vous prenez ce niveau ?

— Vas-y et surtout ne laisse rien passer. Si ce type est l'assassin de sa femme, il faut qu'on trouve des preuves de sa culpabilité.

Galantini enfila des gants de fouille en latex, très fins, traversa la cuisine et la buanderie pour accéder à l'escalier qui menait au sous-sol. Elle commença à fouiller méthodiquement les étagères de la première pièce dans laquelle elle arriva, qui supportaient des conserves et des cartons bien rangés, qui contenaient tout un bric-à-brac allant de petits ustensiles de cuisine à des jouets de bébé en passant par de vieux cadres photos vides et des papiers de toutes sortes : factures d'achats, documents administratifs, avis d'imposition, etc. La jeune lieutenant déballa consciencieusement chacun des cartons en prenant son temps, ne voulant rater aucun indice qui aurait pu les aider à coincer Vincent Delorme.

Pendant ce temps, à l'étage, Castillo fouillait dans tous les tiroirs des meubles du salon salle à manger, sans rien trouver d'autre que des services de vaisselle, des ménagères, de la verrerie et des babioles sans importance. Il traversa l'entrée et pénétra dans la grande cuisine

entièrement équipée de mobilier rouge laqué qui s'étalait sur trois pans de mur encadrant un îlot central où se trouvaient les plaques de cuisson surmontées d'une hôte aspirante design. L'inspecteur commença à ouvrir les tiroirs et les placards de rangement les uns après les autres, fouillant du regard, déplaçant de la main tout ce qui pouvait gêner sa vue, soulevant tout ce qui pouvait cacher quelque chose, sans grand résultat là aussi. Lorsqu'il eut terminé la fouille de la cuisine, Castillo entra dans la buanderie attenante. C'était une pièce tout en long qui servait de passage entre le garage et la maison et qui permettait l'accès direct au sous-sol. Sur sa droite, se trouvait une planche à repasser à côté d'un meuble blanc à tiroirs sur lequel était posée une centrale vapeur dernière génération. Un peu au-delà, s'empilaient trois panières de linge propre qui attendait d'être repassé. Castillo les vida l'une après l'autre, déversant le linge sur le sol. Un rapide coup d'œil aguerri et il passa à la suite. Juste après les panières, un autre meuble blanc, un peu plus haut, avec deux portes, contenait des produits ménagers de toutes sortes. Là encore rien à se mettre sous la dent. Sur le mur d'en face, dans un renfoncement, étaient installés un lave-linge et un sèche-linge. Castillo ouvrit les hublots des deux machines. Elles étaient vides.

Galantini termina la fouille du sous-sol sans rien trouver de probant pour l'enquête. Elle regagna le rez-de-jardin. Castillo ne s'y trouvait plus. Il était sans doute déjà

en train de fouiller l'étage supérieur. La jeune femme décida de faire le tour de l'extérieur de la villa. Elle sortit par la porte principale et se dirigea vers le garage situé sur sa droite. Deux rideaux métalliques blancs interdisaient l'entrée. Elle fit le tour des garages par une allée dallée, sur la gauche, longeant une haie de cyprès parfaitement taillée et déboucha sur une pelouse plantée de deux jeunes pins parasols, de massifs de laurier-sauce, d'agapanthe et d'anthémis. L'allée continuait de longer le mur du garage, ramenant vers l'arrière de la villa. Là, dans un renfoncement adossé au passage entre le garage et la buanderie, il y avait une sorte de petit local technique d'à peine plus d'un mètre cinquante de haut avec deux portes métalliques vertes. Galantini tourna la poignée et tira sur les portes qui s'ouvrirent sur un conteneur poubelle gris au couvercle vert. Elle le souleva et constata qu'il y avait à l'intérieur plusieurs sacs plastiques noirs soigneusement fermés. Galantini soupira, fit la moue avant de se décider à prendre un premier sac, l'ouvrir et en vider le contenu sur le sol. Des boîtes de conserve, des épluchures et des reliefs de repas s'étalèrent, dégageant une puanteur qui fit grimacer l'enquêtrice.

« Ils ne trient même pas leurs poubelles ces bourges ! » songea-t-elle. Un second sac ne révéla rien de plus que le premier. Ce fut lorsqu'elle ouvrit le troisième et dernier sac, tout au fond du conteneur, qu'elle tomba sur une chemise blanche couverte de sang.

— Yes ! s'écria-t-elle, un large sourire illuminant son visage.

Elle se baissa, se saisit du vêtement qu'elle déplia et tint bien tendu à bout de bras pour mieux l'observer. Des projections de sang en recouvraient une bonne partie sur le devant. La jeune femme repéra une porte qui donnait sur l'intérieur de la villa. Elle la poussa et entra par la buanderie. Elle se précipita dans l'entrée et cria :

— Capitaine Castillo ! J'ai trouvé ! Vous entendez, capitaine ? J'ai trouvé !

Castillo descendit l'escalier sans hâte. Il n'était pas sportif et son embonpoint rendait ses déplacements plus lents. Il approcha de Galantini qui exhibait fièrement sa trouvaille devant elle. Il s'en approcha et l'observa sous toutes les coutures :

— Une chemise d'homme couverte de sang. Si c'est celui de madame Delorme comme on peut le supposer, on tient notre preuve ! Bravo Galantini ! bien joué !

— Merci Capitaine.

— On va porter immédiatement cette chemise au labo pour en avoir le cœur net. Avec un peu de chance, je pense que cette enquête va être vite bouclée, se félicita Castillo.

— Ça va être bon pour l'avancement tout ça.

— Ne nous emballons pas trop quand même, tempéra-t-il, il faut tout de même que ce soit le sang de la victime qui se trouve sur cette chemise.

— Vous avez des doutes ? s'étonna-t-elle. S'il s'était blessé, il n'aurait pas jeté la chemise, mais l'aurait mise au lavage.

— Oui, probable. Allez, rentrons, je crois que nous n'avons plus grand-chose à faire ici.

§

Vincent Delorme poussa la porte de sa maison avec une pointe d'appréhension. L'idée que quelque chose de grave soit arrivé dans cette maison à sa femme et à sa fillette lui était insupportable. Il entra, sentit le silence des lieux l'envelopper, pesant sur lui de tout son poids, lui rappelant que ni Jennifer ni Tara ne seraient là pour l'accueillir de leurs sourires, de leurs voix douces, de leurs rires et de leurs regards aimants. Même Lana, sa fidèle compagne à quatre pattes avait disparu. Elle qui lui faisait des joies à n'en plus finir chaque fois qu'il entra dans la maison. Il se retrouvait seul dans cette grande demeure, qui lui paraissait glaciale sans elles.

« Pour combien de temps encore ? » songea-t-il. Quand retrouverait-il les siens ? Quand la police finirait-elle par comprendre ce qui s'était passé ici ? Et quand lui ramènerait-elle sa petite fille et sa femme ? L'attente était insupportable, angoissante, usante. Ne pas savoir était la pire des choses. Et le moins que l'on puisse dire était que les policiers n'étaient pas loquaces. Vincent savait qu'ils ne le seraient pas tant que le moindre soupçon pèserait sur lui. C'était terrible comme situation !

S'il était là ce soir, c'était grâce à Max, son beau-frère et avocat. Le capitaine Castillo avait insisté auprès du procureur pour qu'il ne puisse pas encore récupérer son domicile, mais Max avait fait valoir que le parquet n'avait pas de raisons impérieuses et valables de l'empêcher de le réintégrer.

Il vint dans le salon, se dirigea vers le buffet, ouvrit une porte, qui entraîna, en s'ouvrant, un plateau coulissant rempli de bouteilles d'alcool. D'une autre porte, il sortit un verre et se servit une bonne dose de Wiski douze ans d'âge. Il s'affala sur l'immense canapé blanc, les yeux dans le vague, rivés sur l'extérieur. Il but une bonne lampée qui lui brûla l'œsophage, l'obligeant à faire la grimace. Il toussota, posa le verre sur la table basse, prit la télécommande de la télé et commença à passer d'une chaîne à l'autre, incapable de s'intéresser à quoi que ce soit. Son esprit était entièrement occupé en permanence par la disparition de

Jennifer et Tara. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Il n'avait plus goût à rien, plus d'appétit, plus d'envie de travailler, de s'occuper de faire prospérer son bébé, l'entreprise qu'il avait créée, plus d'envie de voir ses amis, plus d'envie de voir ses parents, plus d'envie d'avancer en fait. Tout s'était figé ce soir du treize juin et rien, à part le retour de Jennifer et de sa fille, ne pourrait sans doute changer cela. Vincent devait faire des efforts surhumains chaque jour pour continuer de vivre normalement, pour mener ses affaires, plus à cause des gens qu'il employait et qu'il ne pouvait laisser tomber, que pour autre chose. Tout ce qu'il aurait voulu, c'est retrouver les siens, mais il ne savait pas comment faire. Il n'était qu'ingénieur en informatique et n'avait aucune idée de par où commencer des recherches. Et puis, si la police n'arrivait pas à les trouver, comment lui, sans expérience et connaissances, aurait-il pu ? Il était désarmé devant une situation qui lui échappait. Il ne maîtrisait aucune des composantes du problème et ne pouvait que s'en remettre au capitaine Castillo et à ses collègues, ce qui le frustrait particulièrement. Il se sentait inutile, incapable de protéger les siens et de leur porter secours. Un immense sentiment de culpabilité le poursuivait depuis lors. Il prit son verre de wiski, le but cul sec, fit la grimace à nouveau, se dressa d'un bond, retourna au buffet, sortit la bouteille qu'il emporta jusqu'au canapé, remplit le verre à raz bord et but son contenu en quelques minutes. Il renouvela cette opération plusieurs fois, vidant la bouteille presque

entièrement, en moins d'une heure. Ivre de douleur et d'alcool, il finit par sombrer dans un sommeil profond.

Une sonnerie résonnait dans le lointain. Vincent était bien, là, couché dans l'herbe, son regard plongé dans celui de Jennifer, le visage radieux, souriant de toutes ses dents, les yeux pleins d'amour. La douceur de cette belle journée de printemps les enveloppait d'une tiédeur bienfaisante. Ils étaient heureux, s'aimaient à la folie et le monde autour d'eux disparaissait pour ne laisser place qu'à cette passion qui les unissait. La sonnerie continuait de retentir, de plus en plus présente. Vincent releva la tête, aperçut le combiné rouge posé sur l'herbe. Jennifer souriait toujours, presque de manière béate. Elle prit la main de Vincent et la serra dans la sienne.

— Je dois répondre, dit-il.

Elle serra plus fort. Sa tête tournait de gauche à droite en signe de négation sans cesser de sourire.

— Il le faut, insista-t-il.

Elle perdit soudain son sourire, agrippa les mains de Vincent en les serrant si fort qu'il en ressentit une violente douleur.

— Il le faut, répéta-t-il.

Le visage de Jennifer se tordit dans un rictus qui lui déforma le visage. Sa bouche s'ouvrit sur des dents immenses et pointues et elle se mit à pousser un cri sourd. Vincent, pris de panique, tenta de s'extraire de l'étreinte pour se précipiter sur le téléphone rouge, mais n'y parvint pas. La douleur qu'il ressentait particulièrement au bras droit devint insupportable et il eut de plus en plus de mal à respirer. Il voulut crier à son tour, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Le souffle lui manquait, il s'étouffait ! Il sombrait ! Il mourait !..

Soudain, il prit une grande respiration, se réveilla en sursaut, se redressa violemment sur le canapé, le cœur en surrégime, la sueur dégoulinant sur sa peau surchauffée, son bras droit ankylosé, douloureux. La sonnerie du téléphone résonnait clairement à ses oreilles. Son crâne lui faisait mal, ses yeux avaient du mal à voir clair, sa bouche était sèche et pâteuse. Il avait une bonne gueule de bois. Son bras se tendit et sa main réussit à saisir le combiné qu'il porta à son oreille. Il eut beaucoup de mal à parler :

— Allô ! réussit-il à dire.

— Vincent ? Salut, c'est Franck. Je te dérange pas, ça va ?

— Franck ?

Vincent reprenait doucement ses esprits, mais la cuite qu'il avait prise embuait son cerveau quelque peu désorienté.

— Il est quelle heure ? demanda-t-il, secouant la tête pour se réveiller.

— Excuse-moi, il est tard, je sais, mais je pouvais pas attendre pour te parler.

— Me parler ? De quoi, Franck ? s'étonna Vincent.

— J'aimerais qu'on se retrouve quelque part pour ça, si ça ne t'ennuie pas.

Vincent regarda sa montre : vingt-trois heures quarante. Son cœur retrouva un rythme normal, tandis que sa respiration se stabilisait et qu'il retrouvait doucement l'usage de son bras droit.

— Quand, maintenant ? dit-il, de plus en plus surpris.

— Je sais que ça fait tard, mais je t'assure que c'est important, insista Franck.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non, il faut que ce soit ce soir, dit-il sur un ton catégorique. Tu peux me retrouver à La civette de l'étoile dans une demi-heure ?

Vincent soupira. Pouvait-il faire cela ? Il n'en était pas certain, dans l'état où il était. Il avait bu comme un trou et, même s'il avait dormi presque trois heures, il n'en demeurait pas moins ivre. Une grande lassitude s'empara de lui. Mais pourquoi Franck voulait le voir maintenant ? Pourquoi devait-il lui parler ? Et pourquoi était-ce si urgent ? Il n'avait qu'une envie, replonger dans le sommeil, retourner dans son rêve retrouver Jennifer. Franck était son meilleur ami depuis de très nombreuses années, depuis leur enfance en fait. S'il insistait pour parler à Vincent maintenant, c'est qu'il devait avoir une très bonne raison. Vincent prit une grande respiration et répondit :

— Ok, à La civette dans une demi-heure. J'espère pour toi que tu as une bonne raison de me faire descendre en ville à cette heure.

— Tu peux me faire confiance, tu le sais ?

— Oui, je sais.

§

La civette de l'étoile était un bar du centre d'Antibes, situé à un carrefour de rues qui formait une étoile, d'où le nom de l'établissement. L'intérieur vieillot ne respirait pas le luxe. C'était un bar de quartier où les habitués venaient briser leur solitude en buvant des canons avec d'autres habitués venus là pour les mêmes raisons. À

cette heure tardive, il n'y avait plus que quelques poivrots accoudés au comptoir, qui parlaient et riaient fort en buvant les derniers verres avant la fermeture. Après, ils iraient certainement à la recherche d'un autre établissement encore ouvert pour s'achever avant de rentrer chez eux et de sombrer dans un semi-coma éthylique. Assis à une table, Franck Di Carlo, un garçon d'une trentaine d'années, brun, type méditerranéen, de taille moyenne, large d'épaules, les yeux et les cheveux noirs corbeau, sirotait un Jet 27. Vincent entra dans le bar, la démarche mal assurée, l'équilibre précaire. Il vint s'asseoir à la table de Franck qui, d'ordinaire souriant, avait un visage plutôt fermé.

— Ça va Vincent ? s'inquiéta-t-il, voyant la démarche de son ami.

— Pas fort. Et toi ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette non plus, constata-t-il.

— Un peu. Tu comprendras mieux quand je t'aurai raconté pourquoi je t'ai demandé de venir ici, à cette heure.

— Parle, tu m'intrigues, le pria Vincent que son ami venait soudain de réveiller complètement.

— J'ai reçu un coup de fil un peu plus tôt dans la soirée.

— Un coup de fil ? De qui ? Et en quoi ça me concerne ?

— En tout. Une voix curieuse, tu sais comme dans les films, déformée par un filtre. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement, oui.

Franck regarda autour de lui, comme pour s'assurer que personne n'écoutait, puis, en se penchant par-dessus la table vers Vincent, il raconta à voix basse :

— Elle m'a dit de te répéter ça : vous allez prendre contact avec Vincent Delorme. Vous allez lui donner rendez-vous quelque part, dans un endroit à l'abri des oreilles indiscretes de la police et lui dire que sa femme et sa fille sont en vie, qu'il ne les reverra vivantes que s'il paye une rançon de dix millions d'euros.

Un long silence s'installa entre les deux hommes. Vincent accusait le coup. Il était partagé entre d'une part, la joie d'avoir enfin quelque chose à quoi se raccrocher avec cette demande de rançon et la peur de ce qui pourrait arriver s'il n'arrivait pas à réunir une telle somme. Lui n'avait pas cet argent. Même en vendant sa société, il ne pourrait réunir au mieux que quelques millions d'euros et encore fallait-il trouver un acheteur et réaliser la transaction dans un délai extrêmement court. C'était impossible ! Ses parents étaient peut-être à même de trouver tout cet argent, mais il n'en était pas sûr. Il n'avait jamais su à combien s'élevait leur fortune, même s'il se doutait qu'elle était

conséquente. Ce n'était pas des choses dont on parlait dans la famille. Le point positif était bien entendu que Jennifer et Tara étaient en vie. Les ravisseurs ne pouvaient faire autrement, car il était clair qu'avant de payer, ils devraient fournir des preuves de vie indiscutables. Cela le soulageait.

— C'est tout ce qu'ils t'ont dit ? questionna-t-il avec calme.

— Non, pas tout à fait. Ils m'ont dit d'aller voir dans ma boîte aux lettres et de te remettre ce que j'y trouverai.

Franck fouilla dans l'une des poches de sa veste en jeans et en sortit un smartphone qu'il tendit à son ami en ajoutant :

— Y avait ça dans la boîte.

Vincent le prit, déverrouilla l'appareil et consulta le répertoire. Il n'y avait aucun numéro en mémoire. Il fit la moue :

— Ils ne m'ont pas laissé le moyen de les joindre. Je suppose que ce sont eux qui vont me contacter.

— Ces types-là sont des pros, si tu veux mon avis, dit Franck, qui savait bien de quoi il parlait.

C'était le meilleur ami de Vincent, mais lui avait pris une tout autre voix que son ami. C'était un voyou qui avait réussi à se faire une réputation dans le milieu des malfrats. Il était le chef d'une bande qui tenait une partie des établissements de la nuit sur la Côte d'Azur et possédait lui-même plusieurs hôtels, bars, restaurants et cercles de jeux, sans compter les boîtes de nuit, les cabarets et bars de nuit. Un véritable petit empire, qu'il gérait d'une main de fer. Vincent et lui s'étaient connus sur les bancs de l'école et étaient restés les meilleurs amis du monde, malgré les voies très différentes que chacun avait pris. Ils ne se fréquentaient plus officiellement depuis longtemps, mais se retrouvaient de temps à autre pour prendre un verre et discuter. Ils savaient tous deux qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre en cas de besoin.

— Tu vas faire quoi ? demanda-t-il à Vincent.

— Je vais déjà voir si je peux réunir la rançon, ce qui n'est pas sûr et je vais faire ce qu'ils demandent. Je n'ai pas le choix si je veux les revoir vivantes, tu ne crois pas ?

— Fais bien attention, Vincent, les histoires d'enlèvement, c'est compliqué à gérer. Ne verse rien sans être certain que Jennifer et Tara sont en vie et en bonne santé, d'accord ?

— Oui, je suivrai ton conseil.

— C'est très important. Il faut que les ravisseurs en apportent la preuve formelle. Et pour la rançon, tu penses que tu pourras réunir la somme ? C'est costaud dix millions...

— Je n'en sais rien. Moi, je ne les ai pas, en tout cas, avoua-t-il.

— Tes vieux ?

— Je ne sais pas. Ils sont riches, mais est-ce qu'ils ont de quoi payer autant ? C'est difficile à dire.

— Écoute, je pourrai pas te prêter autant d'argent, tu le sais, mais si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider, tu sais que tu peux compter sur moi. Tu le sais, hein ?

— Bien sûr que je le sais, Franck. Toi et moi on n'a pas besoin de se le dire, non ? C'est une évidence, il me semble.

— Ouais, c'est une évidence. Écoute, je sais pas pourquoi ils se sont adressés à moi pour te transmettre le message, mais si tu veux, je peux essayer de me rencarder pour savoir si quelqu'un aurait des infos sur ces types ?

— Pourquoi pas ? Je ne sais pas si ça servira à grand-chose, parce que je ne veux pas risquer la vie de ma femme et de ma fille et je ne ferai rien qui puisse compromettre leur libération.

— Je te comprends. Bon, on oublie pour le moment cette idée alors ?

— Oui, peut-être. Je vais déjà voir comment ça se passe. Si vraiment les choses n'allaient pas dans le bon sens, je te contacterai et tu verras alors ce que tu peux faire, c'est mieux.

— Comme tu voudras, mon pote.

Vincent réfléchit :

— Quelqu'un d'autre est au courant, à part toi ?

— Non, personne...

— N'en parle à personne dans ce cas, d'accord ?

— Pas de problème mon pote, je serai muet comme une tombe. Allez, il est tard, je me casse. Et surtout, fais-moi signe si tu as besoin d'aide, d'accord ?

— Compte sur moi.

§

Chapitre V

La demande de rançon

Vincent Delorme était en route pour la demeure de ses parents lorsque la sonnerie du smartphone que Franck lui avait remis la veille retentit. Il sursauta, se précipita sur l'appareil et décrocha :

— Allô ! Allô ! répéta-t-il, un peu fébrile.

Il attendit. Personne ne répondit.

— Allô ! Vous m'entendez ? Je ne vous entends pas, continua-t-il, de la crispation dans la voix.

Il entendit un bruit désagréable, quelques grésillements et enfin une voix grave, métallique, impersonnelle, servie à travers un filtre, qui lui dit :

— Vous avez la rançon ?

— La rançon ? Non ! Comment voulez-vous ? Je n'ai eu le message qu'hier soir tard.

— Je vous donne vingt quatre-heures pour trouver l'argent. Après ça, nous exécuterons votre femme.

— Attendez ! Je ne suis pas sûr de pouvoir réunir une telle somme en si peu de temps. C'est de la folie ! Il va peut-être falloir plusieurs jours pour y arriver !...

Un silence ponctua la conversation. Le ravisseur semblait réfléchir à la situation. Il finit par dire :

— D'accord, je vous contacterai demain pour savoir où vous en êtes. Mais attention ! Si vous essayez de nous embrouiller, de mettre les flics sur le coup ou de tenter quoi que ce soit d'autre, nous tuerons votre femme. C'est bien compris ?

La menace était claire. Ces gens-là n'avaient pas l'air de plaisanter. Vincent déglutit et dit :

— C'est très clair. Je ne tenterai rien qui puisse mettre la vie de ma famille en danger, je vous le jure.

— Très sage de votre part. Nous vous contacterons...

— Attendez ! s'écria Vincent.

— Je vous écoute.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous détenez ma femme et ma fille et qu'elles sont en vie ?

— Regardez dans votre boîte aux lettres.

Le ravisseur raccrocha.

§

Vincent roulait sur la basse corniche entre Nice et Villefranche-sur-Mer où résidaient ses parents. Il allait les retrouver pour tenter de trouver l'argent de la rançon. Arrivé dans la petite cité, nichée au fond d'une baie délimitée par le cap de Nice d'un côté et le cap Ferrat de l'autre, il prit une rue qui remontait à flanc de colline pour atteindre la luxueuse propriété qui l'avait vu grandir. L'Audi de Vincent pénétra dans le parc de la villa, dont l'imposant portail en fer forgé s'était ouvert à son approche. Elle vint s'immobiliser au pied d'un escalier qui conduisait sur un perron qui donnait sur l'entrée principale de la demeure.

Olivier Delorme, cinquante-huit ans, un mètre quatre-vingt-six pour cent kilos, cheveux bouclés, châains et barbe courte blanchissante, était un homme imposant. Il était le patriarche de la famille Delorme. Avec son épouse Jacqueline, que tout le monde appelait Jackie, il avait eu deux enfants : Vincent, trente-deux ans et Maeva, vingt-neuf ans. Homme d'affaires de talent, il avait hérité d'une moitié de la fortune familiale léguée par ses parents, des industriels du Nord qui possédaient une usine textile à la grande époque de l'industrie française. L'autre moitié de

cette fortune était revenue à la sœur aînée d'Olivier, Ophélie, soixante ans. Les Delorme étaient ce que l'on appelait : des grands bourgeois. Des gens très riches et très discrets.

Olivier prenait son petit déjeuner autour d'une table ronde, sur une vaste terrasse, à l'ombre d'un grand parasol couleur terre de sienne, qui prolongeait une magnifique villa bourgeoise construite dans les Années folles, en mille neuf cent vingt-six, sur les hauteurs de Villefranche-sur-Mer. Il avait hérité cette propriété de ses parents, qui l'avaient acquise auprès d'une comtesse italienne ruinée par un époux joueur invétéré, qui avait laissé sa fortune au casino de Monte-Carlo. Depuis presque toutes les fenêtres de la villa l'on avait une vue magnifique sur la rade de Villefranche, le cap Ferrat sur la gauche, le mont Boron et le cap de Nice sur la droite.

Vincent, un mètre quatre-vingt-deux pour soixante-dix-huit kilos, vint s'asseoir face à Olivier qui lisait son journal. Il avait les cheveux bruns, les yeux de sa mère et le visage de son père : le front haut, les pommettes légèrement saillantes, la bouche large et le menton volontaire.

Olivier leva les yeux vers son fils, eu un léger sourire et dit de sa voix grave :

— Alors mon fils, tu as du nouveau ?

— Oui, Papa.

— Bien.

Olivier attendait que Vincent lui donne des explications, mais celui-ci se tut. S'impatientant, il dit :

— Bon, je t'écoute, parle !

— J'aimerais mieux que Maman soit là, avant, si ça ne t'ennuie pas.

— Qu'est-ce qui se passe ? De mauvaises nouvelles ? s'inquiéta-t-il.

— Oui et non. Patiente, j'ai vu Maman dans la cuisine en passant. Elle arrive.

Jacky, la mère de Vincent, une femme élégante, grande et fine, les cheveux blonds mi-longs (elle les teignait car en réalité elle était brune), les yeux bleus, presque turquoise, les rejoint. Elle posa sa main sur celle d'Olivier tout en jetant un regard attendri vers son fils dont elle voyait toute la détresse sur le visage.

— Tu as pris ton petit-déjeuner ce matin ? lui demanda-t-elle, le trouvant amaigri.

— Pas vraiment. J'ai juste avalé un café.

— Sers-toi donc et mange, l'invita-t-elle en montrant les victuailles sur la table d'un geste ample de la main.

— Je n'ai pas très faim à vrai dire, Maman.

— Vincent a du nouveau, lui indiqua Olivier.

— Ah, bien. Alors, est-ce qu'ils ont retrouvé Tara et Jennifer ?

— Non Maman. Assieds-toi, s'il te plaît, lui demanda-t-il d'un ton impérieux.

Madame Delorme regarda son époux, inquiète et se posa dans l'un des fauteuils en fer forgé. Vincent prit une grande respiration avant de commencer :

— J'ai eu des nouvelles de Jennifer et Tara.

— Vraiment ?! s'écria Jackie, émue. Où sont-elles ? Est-ce qu'elles vont bien ?..

— Maman, je t'en prie, la coupa Vincent.

— Laisse-le parler, Jackie, s'agaça Olivier.

Jackie haussa les épaules et se tut, vexée. Vincent reprit :

— J'ai reçu un coup de fil des ravisseurs qui ont kidnappé Jenny et Tara.

— Oh mon dieu ! s'exclama Jackie en se prenant la tête entre les mains, effondrée par la nouvelle.

— Ne t'inquiète pas Maman, c'est plutôt une bonne nouvelle. Elles sont en vie.

— Mais oui, il a raison, ajouta Olivier, c'est la meilleure chose qui pouvait arriver au vu des circonstances actuelles. Je t'avoue mon fils que je suis soulagé. Je m'attendais au pire.

— Oui, mais il y a un gros hic, expliqua Vincent en tordant la bouche.

— Si c'est pour l'argent, nous paierons, affirma haut et fort Olivier qui trouva dans le regard de Jackie son approbation.

— Attends Papa, tu ne connais pas encore la somme que les ravisseurs demandent.

— Peu importe, nous paierons ce qu'il faut.

— Dix millions, Papa ! Dix millions ! appuya-t-il pour bien leur faire comprendre que la somme était colossale, même pour eux sans doute.

— Dans combien de temps dois-tu leur apporter l'argent ? se contenta de demander Olivier, nullement ému par le chiffre astronomique qu'il venait d'entendre.

— Ils le voulaient pour demain matin...

— Demain matin ! le coupa Olivier.

— Oui, mais je leur ai dit que ce ne serait sans doute pas possible. Ils ont compris et me laissent un délai.

— Bon, dit Olivier s'adressant à son épouse, va me chercher le portable et le calepin, s'il te plaît.

Jackie se leva de son fauteuil et sans un mot s'éloigna vers l'intérieur de la demeure. Vincent restait sans voix. Son père n'avait même pas bronché en entendant le montant de la rançon, comme si on lui avait demandé un billet de vingt euros. C'était hallucinant ! Il savait que la fortune familiale était assez conséquente, mais comme ni lui ni sa sœur Maeva n'avaient jamais su à combien elle se montait, il n'avait aucune idée précise de ce qu'elle représentait réellement. Il venait de réaliser à cet instant qu'elle était sans aucun doute beaucoup plus importante que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Ce qui l'amena à la réflexion suivante : est-ce que les ravisseurs savaient que les Delorme pourraient payer une telle somme ?

— Papa, commença à dire Vincent, gêné par ce que ses parents étaient en train de faire pour l'aider.

Il fut coupé par Olivier :

— Ça va mon garçon, ça va. Ne t'inquiète de rien. Nous gérons la situation, ta mère et moi. Ne te fais pas de mouron pour l'argent, il vous en restera encore après notre mort.

— Papa, je t'en prie.

— Je plaisante fiston, détends-toi. Notre famille peut supporter ça. Je ne dis pas que nous pourrions en payer dix du même montant, mais ça ira.

— Merci Papa, de tout mon cœur, pour Jennifer et Tara, merci.

— C'est bon mon fils, gardes tes remerciements pour le jour où elles nous reviendront saines et sauvées. Et au fait, à ce propos, comment peut-on être certains qu'elles sont bien entre leurs mains et en vie ?

— Ils m'ont dit d'aller voir dans ma boîte aux lettres. Je suppose qu'ils y ont mis une preuve.

— Tu ne l'as pas ? s'étonna Olivier.

— Ils m'ont contacté pendant que je roulais pour venir ici. Je vais rentrer immédiatement à la villa pour voir de quoi il retourne. Je te passe un coup de fil dès que j'ai récupéré la preuve, d'accord ?

— Bon, nous on s’occupe de l’argent pendant ce temps.

— Ah, au fait Papa, n’évoque pas l’enlèvement et la rançon, ni au téléphone, ni avec qui que ce soit. Ils m’ont assuré que si les flics étaient mêlés à tout ça, ils tueraient Jenny.

— C’est entendu mon fils. File vite chez toi pour nous rassurer.

§

Vincent arrêta sa voiture devant le portail de la villa. Il en descendit, alla jusqu’à la boîte aux lettres intégrée dans l’un des piliers qui soutenaient le lourd panneau métallique du portail coulissant. Il l’ouvrit, prit le courrier qui s’y trouvait et remarqua immédiatement une enveloppe à bulles, pas très épaisse. Elle n’avait pas été postée, juste déposée. Il l’ouvrit fébrilement, en extirpa un boîtier de cd transparent qui contenait un DVD inscriptible avec une face blanche imprimable sur laquelle étaient inscrits ces mots :

Voici la preuve – 10 millions – pas de flics.

Vincent remonta dans son véhicule, s’engagea dans l’allée qui menait au garage et de là gagna le salon où il inséra le DVD dans le lecteur de son portable. Son lecteur

vidéo se lança et après quelques secondes une pièce sombre apparut. Il distingua de vagues silhouettes plongées dans la pénombre. Il plissa les yeux, s'approcha de l'écran comme pour mieux voir, sans succès. Tout à coup un projecteur illumina la pièce, découvrant Jennifer tenant dans ses bras sa fillette. Elle semblait apeurée mais en bonne santé. Tara n'avait pas l'air traumatisée et jouait avec une poupée. La pièce dans laquelle elles étaient était propre, sans mobilier, juste un matelas jeté à même le sol. Les murs étaient blancs et l'on pouvait distinguer une fenêtre sur la droite, aux volets clos. Vincent entendit une voix masculine, lointaine, qui s'adressait à Jennifer. La jeune femme prit un journal qui était posé près d'elle sur le matelas et l'exhiba devant elle. La caméra fit un zoom dessus. Vincent put lire les gros titres. Ils traitaient des sujets du moment. La caméra zooma sur la date. C'était celle du jour !

— Vincent, mon amour, dit Jennifer en s'adressant à la caméra, Tara et moi allons bien. Nous n'avons pas subi de violences, mais je t'en supplie, fais ce qu'ils te demandent ! Ils ont l'air déterminés et j'ai peur. Si tu ne trouves pas l'argent de la rançon, ils me tueront et tu ne reverras jamais Tara. Je t'aime mon chéri, je t'aime...

La vidéo s'arrêta là. Vincent la repassa et la repassa encore, heureux de voir les deux amours de sa vie.

Après l'émotion suscitée par la vidéo, il sortit sur la terrasse pour reprendre ses esprits. Il projeta son regard au

loin, par-delà la ville, la baie et les îles de Lérins, jusqu'à la ligne d'horizon où le ciel et la mer se confondaient dans les brumes de chaleur. Les pensées et les questions se bousculaient dans son esprit et quelque chose le frappa : si les ravisseurs avaient filmé la vidéo ce matin même et qu'ils avaient déposé le DVD dans la boîte aux lettres dans la foulée, tandis qu'il roulait vers Villefranche-sur-Mer, cela voulait dire que Jennifer et Tara étaient détenues tout près d'ici, dans un rayon de quelques kilomètres. Cela voulait dire aussi qu'ils surveillaient la villa et ses faits et gestes. Il se pouvait même que ce soit des personnes qu'il connaissait et croisait régulièrement, qui sait. L'autre point qui intriguait Vincent était la somme astronomique qu'ils avaient demandé. Une rançon d'un tel montant était certainement très rare. Pour demander autant, les ravisseurs devaient savoir que ses parents avaient la capacité financière de payer. Ils étaient bien renseignés, mieux que lui en tout cas. Un autre point encore intriguait Vincent : Jennifer avait assuré dans la vidéo qu'elle et Tara n'avaient pas été maltraitées, ce qui semblait le cas. Pourquoi alors cette mise en scène dans son salon avec du sang sur le tisonnier ? Était-ce destiné à marquer les esprits et à faire peur ? Mais dans quel but ? Ça ne collait pas. Une chose était sûre dans son esprit : le sang n'était pas celui de Jennifer, encore moins celui de Tara, ce qui était plutôt rassurant. Vincent espérait maintenant que ses parents pourraient réunir la somme rapidement et que l'échange se puisse se faire au plus vite.

§

Aymar et Lucas entrèrent dans les locaux d'Intercomp, situés dans un petit bâtiment de deux niveaux aux façades vitrées qui se trouvait au cœur de la technopole de Sophia-Antipolis. Un hall d'accueil, avec un comptoir et une hôtesse, attendait les deux Lieutenants. La jeune femme, blonde, cheveux courts, de grands yeux bleus et un sourire ravageur, les reçut :

— Lieutenants Aymar et Lucas, dit Aymar en montrant sa carte de police à la belle.

— Bonjour messieurs, répondit-elle de sa douce voix, que puis-je faire pour vous ?

— Il y a beaucoup de choses que vous pourriez faire, ma jolie, dit le lieutenant, coureur dans l'âme, mais on pourrait peut-être en parler une autre fois, qu'en pensez-vous ?

La jeune femme perdit son sourire et répondit :

— Vous êtes là pour la disparition de la femme du patron, c'est ça ?

— Hum, perspicace avec ça ! Vous me plaisez.

— Il est toujours comme ça votre copain ? dit-elle, s'adressant à Lucas qui restait silencieux.

— C'est son côté chiant, avoua Lucas. Dès qu'il voit une belle femme, il faut qu'il en fasse des caisses ! Rassurez-vous, il aboie mais il ne mort pas.

— Je vois, que de la tchatche, se moqua-t-elle.

— Eh ! Si je vous dérange, faut le dire, objecta Aymar, vexé par les propos de Lucas à son sujet. Et toi, ça va pas de me faire passer pour un con !

Il tapa avec force sur l'épaule de Lucas, qui vacilla mais ne bougea pas de sa position et se mit à rire de bon cœur.

— Tu l'as bien cherché celle-là ! ajouta Aymar.

— Bon, on peut redevenir sérieux ? dit Lucas. On va passer pour qui auprès de cette charmante jeune femme ?

Aymar se rendit compte qu'en fait, sous ses airs de ne pas y toucher, Lucas était en train de draguer la belle de façon bien plus subtile que lui ne le faisait. Il lui décocha un sourire en secouant la tête et en disant :

— Toi, t'es un sacré malin !

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous désirez, rappela l'hôtesse.

— On voudrait vous poser quelques questions au sujet de votre patron, reprit Aymar qui avait retrouvé son sérieux.

— Je vous écoute.

— C'est vous qui étiez à ce poste le jour de la disparition de sa femme et sa fille, le treize juin ?

— C'est toujours moi qui suis à ce poste, sauf quand je suis malade ou en congé.

— Bien. Vous vous souvenez des allez et venues de votre patron ce jour-là ?

L'hôtesse réfléchit longuement avant de dire :

— Je n'en suis pas certaine à cent pour cent.

— Ce n'est pas si vieux, essayez de vous souvenir. Je vais vous aider : est-ce qu'il est arrivé à l'heure habituelle le matin ?

Nouvelle réflexion :

— Je crois.

— Vous croyez ou vous êtes sûre ?

— Le patron est là généralement avant tout le monde. Quand j'arrive, il est déjà dans son bureau, la plupart du temps.

— Il était là ce matin-là ?

— Je suppose.

— Vous n'en êtes pas certaine ?

— J'arrive vers neuf heures moins dix tous les matins, je bois un café au distributeur qui se trouve là, dit-elle en montrant l'appareil qui trônait dans un coin du hall. Je prends mon travail à neuf heures tous les jours. Je ne vois jamais passer le patron devant moi le matin. Ce matin-là n'a pas fait exception à la règle.

— D'accord. Ensuite, au cours de la journée, est-ce qu'il a l'habitude de s'absenter ?

— Il a des rendez-vous à l'extérieur assez régulièrement, oui.

— Le treize, vous souvenez-vous s'il est sorti dans la journée ?

Nouveau silence. L'hôtesse tordit sa jolie bouche, plissa le front, preuve d'une intense réflexion :

— Oui, je me souviens qu'il a quitté le bâtiment à l'heure du déjeuner. C'est assez rare à cette heure de la

journée. Il déjeune sur le pouce la plupart du temps. Il est très occupé, vous savez.

— Il vous a dit où il allait ? demanda Lucas.

— Le patron ne me dit jamais ce qu'il fait. Je suis juste à l'accueil, pas sa secrétaire. Pour connaître son emploi du temps, il faut vous adresser à Marjolaine. C'est elle sa secrétaire.

— On va le faire, merci. Vous vous rappelez à quelle heure il est revenu ?

— Je ne pourrai pas vous dire à quelle heure précise, mais je suis sûre que c'était dans le milieu de l'après-midi. Je dirai entre quinze heures trente et seize heures.

— Comment vous pouvez en être sûre ?

— Parce que c'est là que je prends une pause pour boire un coca bien frais et je me souviens que le patron est rentré à ce moment-là. Quand il m'a vue près du distributeur, il est venu me parler et a bu un café avec moi.

— Il a l'habitude de faire ça ? se demanda Aymar.

— Pas vraiment.

— De quoi avez-vous parlé ? s'enquit Lucas.

— De tout et de rien.

— Mais encore ?

— Il m'a demandé si je me plaisais ici, si mon travail n'était pas trop ennuyeux, si ça allait dans ma vie en général.

— Curieux non, pour quelqu'un que vous ne croisez que rarement ? fit remarquer Aymar.

— Je ne l'ai pas vu comme ça. Il est très occupé et a rarement le temps de discuter avec ceux qui ne sont pas dans son entourage immédiat. Ce jour-là, il semblait avoir un peu de temps devant lui. C'était l'une des rares fois où je l'ai vu faire une pause devant le distributeur de boissons.

— Il est reparti vers quelle heure ensuite ?

— Je n'en sais rien. Je quitte à dix-huit heures et le patron part toujours le dernier, sans doute vers dix-huit heures trente, dix-neuf heures.

— Bien, nous vous remercions pour ces infos, Mademoiselle, dit Lucas. Vous pouvez nous dire où nous pouvons trouver la secrétaire de monsieur Delorme, Marjolaine, c'est ça ?

— C'est ça. Au premier étage, au fond de l'open space, la porte de gauche, mais attendez, je vais la prévenir de votre arrivée.

— C'est inutile, on va lui faire la surprise, objecta Aymar.

§

Marjolaine Martins était une jeune femme grande, plantureuse, avec une chevelure rousse abondante, un visage agréable et des yeux gris-bleu. Aymar sut du premier coup d'œil que c'était une créature qui n'avait pas froid aux yeux avec les hommes. L'expérience du coureur qu'il était, sans doute. Et Marjolaine sut au premier coup d'œil à quel genre d'homme elle avait affaire avec Aymar.

— Vous êtes Marjolaine ? demanda celui-ci, entrant dans son bureau.

— C'est moi, pourquoi ?

— Lieutenants Aymar et Lucas, Madame.

— Mademoiselle, précisa-t-elle.

— Nous aurions quelques questions à vous poser au sujet de l'emploi du temps de votre patron pour la journée du treize juin.

— Ah oui, c'est pour la disparition de sa fille et de sa femme, c'est ça ?

— C'est ça, Mademoiselle.

— Que voulez-vous savoir exactement, lieutenant ?

— Nous aimerions éclaircir quelques points sur son emploi du temps de ce jour-là. Par exemple, savoir s'il avait des rendez-vous de prévus à l'extérieur ?

— Un instant, je consulte son planning.

La jeune femme se mit à pianoter frénétiquement sur les touches de son clavier d'ordinateur et dit :

— Le treize, il n'avait pas de rendez-vous.

— Il ne devait pas s'absenter à l'heure du déjeuner ?

— Non, pas de rendez-vous.

— Vous êtes sûre ?

— Oui... Quoique...

Elle réfléchit un moment avant d'ajouter :

— Il n'avait pas de rendez-vous professionnels, mais il s'est effectivement absenté pour une affaire personnelle.

— Quel genre d'affaire ?

— Ça, il ne me l'a pas dit, c'était personnel, fit-elle remarquer.

— Ça lui arrive souvent de s'absenter pour affaires personnelles ? demanda Lucas.

— Ça peut arriver parfois, oui. C'est le patron, il fait ce qu'il veut.

— Vous souvenez-vous à quelle heure il est revenu de son rendez-vous ?

— Oui, il était quinze heures trente-cinq exactement.

— C'est très précis, fit remarquer Aymar.

— Je regarde toujours la pendule murale lorsque le patron part ou arrive, une vieille habitude.

— Et vous vous souvenez avec précision de son heure de retour, ce jour-là ?

— Oui, ça ne fait pas si longtemps. Vous m'auriez demandé de vous donner une heure précise pour une journée située il y a deux mois, je n'aurais sans doute pas pu vous répondre, mais là...

— Là quoi ?

— Non, rien, c'est tout frais, c'est ce que je veux dire, c'est tout.

— D'accord. Bon, nous vous remercions de votre coopération, Mademoiselle, termina Aymar.

— Ce fut un plaisir, lieutenant, dit-elle en faisant un large sourire à Aymar qui lui répondit par un non moins large sourire.

Les deux lieutenants quittèrent les locaux d'Intercomp.

— Pour l'instant, son histoire a l'air de se tenir, fit remarquer Lucas tandis que les deux hommes regagnaient leur véhicule.

— Pour l'instant, tout ce dont on est sûr, c'est qu'il a quitté le bureau vers douze heures quinze et qu'il est revenu vers quinze heures trente. Entre-temps, on ne sait pas ce qu'il a fait. On va aller au Martinez de Cannes, interroger le personnel de l'hôtel pour vérifier son histoire de rendez-vous avec un soi-disant collectionneur de poupées.

§

Le luxueux hôtel Martinez de Cannes se situe sur la fameuse Croisette, la promenade du bord de mer de la ville. C'est une imposante bâtisse de sept étages, avec une façade

d'une centaine de mètres de long, de style Art déco, construite dans les années vingt. Aymar et Lucas présentèrent au portier leurs cartes de police et lui montrèrent la photo de Vincent Delorme. Il n'était pas présent le treize juin, c'était son jour de repos. Les deux lieutenants pénétrèrent dans le vaste hall d'accueil soutenu par deux rangées de colonnes carrées, qui créaient une séparation entre plusieurs coins d'attente et de détente, constitués de canapés et de fauteuils confortables. Le sol, en marbre beige ceinturé de frises de marbre roux, brillait comme la surface d'un lac aux eaux immobiles. Des clients allaient et venaient dans cet espace grandiose et luxueux, vêtus d'habits de marques : costumes italiens pour les hommes, robes et ensembles de Paris pour les femmes. Un lieu comme le Martinez respirait le luxe et l'argent. Ce n'était pas le quotidien des lieutenants, même s'il leur arrivait parfois de côtoyer ce monde, à la faveur d'une enquête, comme c'était le cas actuellement. Ils se dirigèrent vers le bar de l'hôtel, une vaste salle aménagée de petites tables et de fauteuils recouverts de cuir aux couleurs havane et beige, le tout posé sur une moquette rouge. Les deux hommes se dirigèrent droit vers le bar et s'installèrent sur des chaises hautes, en bois, à l'assise de cuir beige. Ils furent dévisagés par le barman, vêtu d'un costume bleu pétrole, d'une chemise blanche et d'une cravate dans les tons bois du mobilier. Aymar fut le premier à sortir sa carte de police, qu'il lui tendit bien en évidence en disant :

— Police. Lieutenants Aymar et Lucas. Nous avons des questions à vous poser.

— À moi ? s'étonna le barman.

— On va commencer par vous, mais j'aurai sans doute besoin de parler à vos collègues aussi. Je suppose que vous n'êtes pas seul, ici ?

— Non, bien sûr. C'est à quel sujet, lieutenant ?

— Vous étiez de service le treize, aux alentours de treize heures, treize heures trente ?

— Le treize ? C'était quel jour le treize ?

— Un lundi.

— Alors oui, j'étais de service ce jour-là.

Aymar sortit la photo de Vincent Delorme de la poche intérieure de sa veste et la tendit au barman :

— Est-ce que cette tête vous dit quelque chose ?

L'homme regarda attentivement la photo, puis tordit la bouche dans une moue dubitative en répondant :

— Pas spécialement. Pourquoi, ça devrait ?

— Cet homme prétend avoir eu un rendez-vous ici le treize à l'heure du déjeuner. On vérifie ses déclarations.

— Ah, je vois. Il a fait quelque chose de grave ?

— Peut-être bien. Alors, ça ne vous dit rien ?

— Franchement... non. Mais vous savez, on voit pas mal de monde toute la journée et se rappeler d'un visage parmi tant d'autres... s'il n'a pas fait quelque chose qui sorte de l'ordinaire...

— Je comprends. A part vous, il y avait qui ce jour-là ? demanda Lucas.

— Robin, le serveur qui est là-bas, dit-il en le montrant du doigt. Amed, notre spécialiste des cocktails, il est allé au sous-sol chercher des bouteilles d'alcool et sera là dans un petit moment et Jeanne, la serveuse que vous voyez dans le coin, là-bas.

— Ok, merci, on va aller les interroger.

Aymar et Lucas se dirigèrent vers Robin, un grand gaillard dégingandé, qui officiait dans le salon où quelques clients discutaient, attablés devant des boissons fraîches. Ils attendirent que le serveur ne soit plus occupé à discuter avec les clients pour l'approcher et se présenter à lui :

— La police ? s'étonna Robin. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, messieurs ? dit-il, quelque peu dédaigneux.

— Vous étiez de service le treize ?

— C'était quel jour ça ?

— Le treize juin, répondit Aymar.

— Ça, j'avais compris, dit-il, trouvant la réponse stupide. Quel jour de la semaine : lundi, mardi...

— Lundi.

— Oui, je travaillais ce jour-là.

— Reconnaissez-vous cet homme ? dit Aymar en lui montrant la photo de Vincent.

Robin la prit en main et la regarda quelques secondes avant de dire :

— Ça ne me dit rien. Pourquoi, ça devrait ?

— Vous êtes sûr de vous ? Vous ne voulez pas regarder mieux ?

— J'ai très bien regardé, s'offusqua le serveur. Inutile d'y passer plus de temps. Pour moi, c'est non, je ne l'ai pas vu.

Devant le ton catégorique de Robin, les deux lieutenants n'insistèrent pas et tentèrent leur chance du côté de Jeanne, la serveuse qui rangeait des napperons dans un

petit meuble discret, au fond de la salle. La photo lui fut présentée. Elle prit le temps de bien la regarder, contrairement à Robin. Après une vingtaine de secondes, elle dit :

— Cette tête me dit quelque chose, mais je ne suis pas certaine de l’avoir vu ici.

— Essayez de vous souvenir, c’est important, insista Lucas.

— Qu’a-t-il fait cet homme ? s’inquiéta-t-elle.

— On ne peut pas vous le dire, Mademoiselle, répondit Aymar, que le joli visage de Jeanne ne laissait pas insensible. À se demander quelle femme pouvait le laisser insensible, celui-là.

— Je vous l’ai dit : je l’ai peut-être déjà vu, ce n’est pas plus sûr que ça et je ne saurais pas dire où.

— Le treize juin, un lundi, ici, non ? insista Aymar.

— Non, je ne pourrais pas l’affirmer, désolé.

Bien, merci mademoiselle d’avoir répondu à nos questions.

Il ne restait plus à nos deux compères qu’Amed, le spécialiste des cocktails, à interroger. Il revenait du sous-

sol, chargé de cartons de bouteilles d'alcool, lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur :

— Vous êtes Amed ? demanda Lucas.

— C'est bien moi, Monsieur, répondit-il, une pointe d'accent du Maghreb dans la voix.

— Le lundi treize, vous étiez de service ?

— Non, pas le treize, Monsieur, pourquoi ?

— Vous êtes sûr de vous ? s'étonna Aymar.

— Oui, pourquoi ?

— Le barman nous a affirmé que vous étiez ici ce jour-là ?

— Il s'est trompé, Monsieur. D'habitude, je travaille le lundi, c'est vrai, mais le treize j'avais demandé ma journée pour pouvoir conduire ma fille chez un docteur, à Nice.

— Vous n'avez pas travaillé du tout, ce jour-là ?

— Non, je vous l'ai dit, j'avais pris ma journée. Je peux savoir pourquoi vous me posez toutes ces questions ? s'inquiéta-t-il soudain.

— Nous enquêtons sur une affaire qui ne vous concerne pas, rassurez-vous. Désolé de vous avoir dérangé.

Aymar et Lucas profitèrent de leur présence pour montrer la photo au portier de l'hôtel ainsi qu'à deux ou trois employés rencontrés au hasard, sans plus de succès. Il devenait évident que Vincent Delorme avait menti sur son emploi du temps du jour de la disparition de son épouse.

§

Chapitre VI

Arrestation pour meurtre

L'attente était insoutenable. Deux jours que Vincent attendait que l'argent soit réuni ! Les ravisseurs téléphonaient toutes les douze heures pour lui mettre la pression. Olivier Delorme faisait tout ce qui était en son pouvoir pour activer les choses, mais rassembler en un seul lieu et en liquide dix millions d'euros n'était pas une mince affaire. En attendant, Vincent se jetait à corps perdu dans le travail pour tenter de faire passer le temps au plus vite. Les affaires de sa société prospéraient et ce n'était pas l'activité qui manquait. D'autant qu'il était sur le point de signer un contrat mirifique avec une très grande entreprise américaine, ce qui allait propulser son affaire au rang de grande entreprise, elle aussi. Cela faisait plus de deux ans que sa société était sur le dossier et il ne restait plus qu'Intercomp et deux autres concurrents sur le coup. Vincent avait eu vent par une connaissance que c'était son entreprise qui était la mieux placée pour remporter le contrat. Pourtant, malgré cela, Il n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Son esprit tout entier était accaparé par l'enlèvement des siens. Il devait faire des efforts à chaque

instant pour se concentrer sur les dossiers, pour écouter ses collaborateurs, pour discuter avec les clients. C'était épuisant.

Vincent fut tiré du dossier qu'il parcourait par le bruit d'une agitation anormale dans l'open space, d'ordinaire très calme, de l'entreprise. La porte de son bureau s'ouvrit brusquement laissant apparaître Marjolaine, sa secrétaire, le visage décomposé, écartée sans ménagement par le lieutenant Lucas qui précédait Castillo, Galantini et Aymar. Galantini et Lucas firent le tour du bureau en passant de part et d'autre et vinrent se placer derrière Vincent, tandis que Castillo prononçait avec force ces mots :

— Vincent Delorme, je vous arrête pour le meurtre de votre épouse, Jennifer Leguet Delorme survenu le treize juin à votre domicile ! Vous êtes en garde à vue à compter de maintenant et pour une durée minimum de vingt quatre heures, qui pourra être prolongée si besoin de vingt quatre heures supplémentaires. Vous avez le droit de vous faire examiner par un médecin, de prévenir un proche, de vous faire assister par un avocat et de garder le silence. Vous avez également le droit de consulter le procès-verbal constatant votre garde à vue, l'éventuel certificat médical établi par le médecin et les procès-verbaux de vos auditions. Est-ce que vous avez bien compris tout ce que je viens de vous dire, monsieur Delorme ?

Castillo tendit un document à Vincent. Celui-ci le prit et, abasourdi, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça reprend ce que je viens de vous dire. Vous pouvez le lire si bon vous semble.

Vincent eut un haut-le-cœur, regarda sa secrétaire, les lieutenants et finit par tourner son regard vers l'extérieur par la large baie qui éclairait la pièce, secouant la tête en signe de négation, tandis que les lieutenants le relevaient de son fauteuil et lui passaient les menottes manu militari.

— C'est insensé ! s'écria-t-il, s'adressant à Castillo. Je n'ai rien fait ! Vous commettez une grave erreur, inspecteur !

— C'est ça oui, ricana Castillo. Vous dites tous ça.

— Je n'ai pas tué ma femme ! J'aime ma femme ! Elle n'est pas morte ! Elle n'est pas morte ! criait-il alors que les lieutenants le sortaient de la pièce.

Castillo jeta un regard satisfait à Galantini et dit aux policiers présents :

— Fouillez-moi ce bureau de fond en comble. On va voir s'il n'est pas coupable celui-là !

— Il va avoir du mal à justifier le sang sur la chemise, c'est sûr, dit Galantini d'un air amusé.

— Allez, viens Galantini, on va se payer ce salopard !

§

Vincent était assis, seul, menotté, face au bureau de Castillo. Il s'agitait sur sa chaise inconfortable, énervé de se trouver là, entravé et soupçonné du meurtre de sa femme alors qu'il savait qu'elle était en vie et séquestrée, quelque part non loin de là. Il aurait voulu le dire aux policiers, leur montrer la vidéo que les ravisseurs avaient fait d'elle et Tara, mais il ne devait le faire sous aucun prétexte. Cela aurait mis leur vie en danger. Que faire alors ? S'il parlait, il risquait la vie des siens et s'il ne parlait pas, il risquait de ne pas pouvoir faire l'échange de la rançon contre leur vie et la risquer également. Ce qu'il ne comprenait pas pour le moment, c'était les raisons qui avaient poussé Castillo à le mettre en examen pour meurtre ? Quelles preuves avait-il pour cela ? Comment pouvait-on accuser quelqu'un de meurtre sans qu'il y ait de cadavre et surtout sans qu'il y ait meurtre ? C'était insensé !

Le capitaine Castillo entra dans la pièce, accompagné de Galantini et d'Aymar. Chacun gagna son bureau en silence. Castillo regarda Vincent droit dans les yeux, semblant y chercher quelque réponse aux questions

qu'il devait se poser. Il se pencha sur le côté droit, empoigna une pochette plastique transparente, fermée hermétiquement puis il se leva, fit le tour du bureau et posa ses fesses sur l'angle à droite de Delorme. Il se pencha sur lui et dit, brandissant la pochette sous les yeux du prévenu :

— Vous reconnaissez cette chemise monsieur Delorme ?

Vincent détailla le vêtement tâché de sang contenu dans la pochette. Il avait bien une chemise qui ressemblait à celle que l'on exhibait sous ses yeux, mais de là à dire que c'était celle-là... Il haussa les épaules et répondit :

— J'ai une chemise qui ressemble à celle-ci, mais je ne peux pas dire que je reconnaisse cette chemise-ci.

— Vous êtes sûr ? Regardez-la bien, insista Castillo, parce que cette chemise provient d'un sac poubelle trouvé dans un conteneur situé dans votre propriété... Alors, ça vous revient maintenant ? C'est votre chemise, oui ou non ?

— Je ne peux pas l'affirmer. De plus je ne me suis jamais blessé en portant l'une de mes chemises. J'en déduis donc que ça ne doit pas être l'une des miennes.

Vincent s'étonna lui-même de demeurer aussi calme devant les lieutenants qui s'acharnaient sur lui. Il y a cinq

minutes encore il s'énervait tout seul sur sa chaise et là, il se contrôlait et ne lâchait rien.

— Vraiment ? s'étonna le capitaine. Cette chemise a été retrouvée dans votre villa et vous me dites que ce n'est pas l'une des vôtres ? Elle serait venue là par hasard ? Ce serait peut-être celle d'un voisin ? ironisa-t-il. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne peux pas expliquer pourquoi cette chemise était chez moi, dans un sac poubelle à l'intérieur de mon conteneur, mais je vous jure que je n'ai jamais eu de chemise couverte de sang. Et puis de toute façon, vous devriez faire analyser le sang, vous verrez qu'il ne s'agit pas de celui de mon épouse.

Vincent semblait sûr de lui en disant cela et pour cause : il savait bien que Jennifer n'avait pas été blessée.

Castillo et les deux autres lieutenants se regardèrent, médusés par l'aplomb de Delorme. Il niait l'évidence alors que la preuve était sous ses yeux et en plus il les prenait pour des imbéciles ! Il ne manquait pas de toupet !

— C'est ce que nous avons fait, monsieur Delorme, vous pensez bien, expliqua Castillo.

— Bon, alors vous savez que ce n'est pas le sang de Jennifer, se réjouit Vincent. Qu'est-ce que je fais ici dans ce cas ?

— Le problème, monsieur Delorme, c'est que justement c'est bien le sang de votre épouse qui est sur cette chemise, ajouta calmement Castillo.

Vincent devint blême. Il comprit soudain que c'était à cause de cette chemise maculée de sang qu'il avait été mis en examen. Il vivait un cauchemar ! Jamais il n'avait taché une chemise avec le sang de qui que ce soit, ni le sien, ni celui de sa femme ou de quelque personne que ce soit. Il ne comprenait pas ce qui était en train de se produire. Comment ce vêtement avait-il atterri dans un sac poubelle à l'intérieur de son conteneur ? Qui l'y avait déposé ? Et dans quel but ? Les ravisseurs ? Il ne voyait pas l'intérêt qu'ils auraient pu avoir à faire cela ? Non, c'était absurde ! Eux, ce qu'ils voulaient, c'était l'argent, rien de plus. Mais alors qui et pourquoi ? Et si c'était bien le sang de Jennifer sur la chemise, cela voulait dire que, contrairement à ce qu'elle avait dit sur la vidéo, elle avait été blessée. Le plus curieux était que son sang se soit trouvé sur l'une de ses chemises. Elles étaient rangées dans sa penderie, à l'étage et, à moins que quelqu'un en ait pris une délibérément pour y verser du sang, elles n'avaient aucune raison de se retrouver dans cet état. Alors Vincent commença à penser qu'il pouvait s'agir d'une machination contre lui. Quelqu'un voulait-il faire croire qu'il avait assassiné son épouse ? Pourquoi ? Qui pouvait lui en vouloir au point de monter un tel scénario ? Il ne se connaissait aucun ennemi, personne à qui il aurait pu faire

du mal au point qu'il veuille se venger de lui. À moins que ce ne soit une affaire liée à son activité professionnelle ? Un concurrent qui n'aurait trouvé que ce moyen de se débarrasser d'Intercomp en mettant son P.D.G. dans une situation difficile. S'il était écroué, la presse s'emparerait de l'affaire et ses clients quitteraient le navire, surtout dans une activité où la confiance était primordiale. Et surtout, il perdrait l'énorme contrat qu'il était sur le point de signer. Le problème est que cela ne collait pas avec l'enlèvement. Ou alors, deux affaires distinctes se télescopaient peut-être ? Le kidnapping d'une part et une sombre affaire de concurrence d'autre part. À ce stade il fallait tout envisager. Puis, Vincent se dit que penser à une machination était ridicule. Pour verser le sang de Jennifer sur la chemise, il aurait fallu l'obtenir d'une façon ou d'une autre et Jennifer était actuellement aux mains de ses ravisseurs, ce qui excluait la chose. Et, à moins qu'elle soit elle-même partie prenante de cette machination, ce qui était encore plus ridicule, ce n'était absolument pas possible. Mais alors d'où provenait ce sang sur cette chemise ? Quand s'y était-il retrouvé et pour quelles raisons ? Cela demeurerait un mystère pour le moment, mais Vincent était certain qu'il devait y avoir une explication logique et qu'il finirait bien par comprendre.

— Qu'avez-vous à répondre à ça ? questionna Castillo sur un ton plus sec, moins courtois.

— Que je n'ai jamais vu cette chemise tâchée de sang. Si vous l'avez trouvée dans ma propriété, c'est que quelqu'un l'a déposée là. Et êtes-vous certain qu'il s'agit bien du sang de ma femme ? Parce qu'il est impossible que ce soit le sien, j'en suis certain pour ma part.

— Quelqu'un l'a déposé là et vous êtes certain que ce n'est pas le sien, répéta Castillo qui hallucinait devant les réponses de Vincent. Vous avez intérêt à trouver une autre explication, faites-moi confiance. Le juge d'instruction ne vous fera pas de cadeaux, quand vous serez déféré devant lui, si vous lui sortez ce genre de connerie !

— C'est pourtant la vérité.

— Allons monsieur Delorme, vous n'allez pas nous faire croire ça tout de même ! lança Castillo sur un ton plus agressif. Nous avons une chemise qui vous appartient, couverte du sang de votre épouse, laquelle a disparu ainsi que votre fille, un tisonnier également couvert de son sang et vous voulez nous faire croire que vous n'êtes pour rien dans son assassinat ? Vous vous foutez de notre gueule ! cria-t-il, la colère prenant le dessus.

Vincent demeura étonnamment calme. Était-ce le fait qu'il savait que Jennifer n'était pas morte qui le confortait dans l'idée qu'il ne pourrait pas être plus inquiété que cela ? Sans doute. Pourtant, les preuves s'accumulaient contre lui, il en était conscient. Comment allait-il se sortir

de cette épreuve ? Et s'il était écroué, qui pourrait porter la rançon aux ravisseurs ? Son père ? C'était dangereux. Vincent ne voulait pas mêler ses parents à cette affaire plus qu'ils ne l'étaient déjà. Il lui fallait son avocat. Pourquoi n'était-il pas là ? Il décida de ne plus rien dire qui puisse le compromettre un peu plus, jusqu'à son arrivée.

— Je ne parlerai plus qu'en présence de mon avocat, désormais, dit-il. Du reste, pourquoi est-ce qu'il n'est pas encore là ? Je l'ai appelé il y a près de deux heures.

— Ben voyons ! Il faudra vous en passer pour le moment. Il ne pourra être à vos côtés qu'après la douzième heure de garde à vue.

— C'est légal, ça ? s'étonna-t-il.

— Si le procureur l'ordonne, oui.

— Eh bien, la journée va être longue alors, ajouta Vincent avant de se murer dans le silence.

— Parlez-nous de vos rapports avec votre épouse, monsieur Delorme, continua Castillo. Vous vous entendiez bien ? Il n'y avait pas de frictions dans votre couple ?

Vincent demeura silencieux.

— Elle ne vous agaçait pas ? Vous ne vous mettiez pas en colère contre elle ? Une petite baffé de temps à autres, histoire de la remettre à sa place, non ? Racontez-nous, monsieur Delorme.

— Oui, c'est ça, expliquez-nous comment on doit traiter sa femme quand elle est insolente ? ajouta Galantini, furieuse devant cet homme violent, qui se voulait bien sous tous rapports.

— Expliquez-nous comment il faut frapper pour que ça fasse mal sans trop laisser de traces, monsieur Delorme ? renchérit Aymar.

C'en était trop pour Vincent. Toutes ces insinuations le mettaient hors de lui. Il n'avait jamais porté la main sur sa femme, pas plus que sur quiconque d'ailleurs. Il sortit de son silence, furieux :

— Vous délirez ! Qui vous a mis ces conneries dans la tête ?! Jamais je n'ai touché ma femme, pas plus que ma fille ! Nous sommes un couple qui s'aime et il n'y a pas de problème entre nous. Et quand bien même il y en aurait, jamais je ne toucherai un cheveu de Jennifer, vous m'entendez !

Castillo applaudit, ce qui dérouta Vincent :

— Bravo monsieur Delorme ! Quelle belle tirade ! vous en seriez presque convaincant... presque... sauf que

nous avons le témoignage de voisins à qui s'est confiée votre épouse sur les maltraitances qu'elle subissait de votre part...

— Les maltraitances ? coupa-t-il. Quelles maltraitances ? Ils mentent ! C'est impossible ! Jamais je n'ai touché ma femme ! Vous pouvez interroger notre entourage, tout le monde vous confirmera qu'il n'y avait pas de nuages dans notre couple !

— Ils mentent ? C'est votre argument de défense ? ironisa Castillo. Expliquez-moi pourquoi un couple d'octogénaires mentirait sur ce sujet ? L'envie de vous nuire, peut-être ? ricana le capitaine.

— Je n'en sais rien, avoua Vincent. C'est qui ces voisins à qui ma femme se serait confiée ?

— Peu importe, ce n'est pas le sujet.

— Au contraire. Si ces personnes veulent me nuire, il faut que je sache qui c'est et pourquoi, vous ne croyez pas ? C'est bien trop grave comme accusation.

— Avez-vous eu un différend avec l'un de vos voisins ? demanda Aymar.

— Non, aucun. Je n'en connais que très peu à vrai dire. Et encore, c'est bonjour bonsoir et un mot échangé sur le temps qu'il fait, c'est tout.

— Jamais le moindre conflit ? renchérit Castillo.

— Non, jamais, dit Vincent, haussant les épaules.

— Alors, pourquoi voulez-vous qu'un voisin puisse vouloir vous nuire ? Il n'y a aucune raison, n'est-ce pas ?

— Aucune, à ma connaissance, précisa-t-il.

— Le problème, monsieur Delorme, c'est qu'ils sont témoins oculaires de l'état dans lequel il vous arrivait de mettre votre femme.

Vincent hausa à nouveau les épaules :

— C'est du délire ! Mais d'où ils sortent ces gens-là ? Comment est-ce qu'ils peuvent porter de telles accusations contre moi ? Ma femme n'a jamais subi la moindre violence de ma part !

— Vous savez, vous devriez rapidement changer de système de défense, lui conseilla Castillo. Devant un juge d'instruction votre comportement ne vous servira pas.

— Un juge d'instruction ? Pourquoi, vous m'accusez formellement du meurtre de mon épouse ? s'étonna-t-il.

— Tout vous accuse, monsieur Delorme, laissa tomber calmement le capitaine. Vous ne vous en sortirez pas. Le mieux est de tout nous avouer maintenant. C'est un

crime passionnel, le juge comprendra. Si votre avocat est bon, vous prendrez quinze ans et si vous vous tenez tranquille, dans huit ans, vous êtes dehors. Vous êtes jeune, vous aurez encore la vie devant vous.

Vincent pouffa :

— Vous prenez vraiment vos désirs pour des réalités, capitaine Castillo. Jamais je n'avouerais un crime que je n'ai pas commis. Vous êtes en train de commettre une erreur monumentale dans cette affaire. J'espère que bientôt vous vous en rendrez compte. En attendant, je n'ai plus la moindre intention de parler sans la présence de mon avocat.

Castillo et Galantini tentèrent de le faire avouer en lui mettant la pression, en vain. Vincent ne décocha plus un mot jusqu'à l'arrivée de Max Renard, son beau-frère avocat.

— Que reprochez-vous à mon client exactement ? s'informa-t-il auprès de Castillo.

— Nous le soupçonnons fortement d'avoir tué son épouse, maître, répondit-il.

— Vincent Delorme, tuer son épouse ! Vous avez des preuves solides j'espère, inspecteur ? Et, bien entendu, vous avez retrouvé le corps ? ajouta-t-il d'un air entendu.

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder.

— Bien, dans ce cas, je ne vois pas ce que mon client fait encore dans vos locaux, capitaine. Pas de corps, pas de meurtre. Vous avez autre chose ?

— Oui, une chemise de monsieur Delorme couverte du sang de sa femme.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit bien du sang de Jennifer ?

— Certain. Le labo l'a confirmé. Mais il n'y a pas que ça. Une voisine a recueilli les confidences de madame Delorme sur la maltraitance qu'elle subissait de la part de son époux depuis pas mal de temps déjà. Elle a même affirmé avoir vu madame Delorme le visage tuméfié et sanguinolent lorsqu'elle s'est réfugiée chez elle, un jour.

— Cette voisine a-t-elle vu mon client porter des coups à sa femme ?

— Pas directement.

— Pas directement. Donc, vous n'avez d'elle que des propos rapportés soi-disant de l'épouse de mon client, c'est bien ça ?

— Oui, mais c'est une vieille dame qui n'a aucun intérêt à nous mentir, objecta Castillo.

— Une vieille dame ? Quel âge ?

— Ce n'est pas important, rétorqua-t-il.

— Quel âge ? insista l'avocat.

— Quatre-vingt-un ans.

— D'accord. Donc, vous avez le témoignage indirect d'une voisine âgée de quatre-vingt-un ans sur d'hypothétiques brimades et coups dont l'épouse de mon client aurait fait l'objet, exact ?

— Ce n'est pas exactement ça, maître.

— Pas exactement ça ? Expliquez-moi ce que c'est alors, capitaine, parce que moi tout ce que je vois ce sont des on-dit, des ragots, des racontars, du sang sur une chemise, mais pas de cadavre, pas de preuves directes de l'implication de mon client dans une affaire de meurtre.

— C'est un faisceau de présomptions, tout de même, se défendit le capitaine.

— Je peux avoir le procès-verbal de l'audition de mon client, s'il vous plaît, capitaine ?

— Oui, bien entendu, maître, dit Castillo, lui tendant le document.

Max Renard parcourut le procès-verbal de l'interrogatoire pendant qu'il s'entretenait avec Castillo. Il releva que Vincent niait avoir vu cette chemise couverte de sang. Il dit au capitaine :

— Mon client vous a dit qu'il n'avait jamais vu cette chemise couverte de sang, qu'il soupçonnait quelqu'un de malintentionné de l'avoir déposée... où ça déjà... ah oui, dans la poubelle de la villa.

— Maître, nous savons vous et moi que les coupables sont tous innocents des faits qu'on leur reproche, dit Castillo sur le ton de quelqu'un qui ne croit pas un mot de ce qu'il entend.

— Capitaine Castillo, vous et moi savons aussi que pour condamner quelqu'un pour meurtre, il faut un peu plus qu'une chemise tachée de sang et le témoignage indirect d'une voisine âgée de plus de quatre-vingts ans.

— Oui, mais il n'y a pas que ça, maître. Votre client nous a menti.

— À quel propos ?

— Il a affirmé que le jour du meurtre...

— De la disparition, capitaine, pas du meurtre, le coupa Max. Cette histoire de meurtre est juste une supposition que vous faites, fondée sur aucune réalité.

— De la disparition, rectifia Castillo, il avait un rendez-vous pour vendre deux poupées de collection appartenant à son épouse, au Martinez de Cannes. Or, il se trouve que nous avons enquêté et que personne ne se souvient avoir vu votre client au bar du Martinez ce jour-là, ni aucun autre jour du reste.

— Et alors ? Parce que personne ne se souvient de mon client, il est un menteur ?

— Avouez que c'est tout de même curieux, non ?

— Et vous en déduisez quoi au final ?

— Que votre client n'était pas au Martinez à l'heure qu'il nous a indiquée et qu'il a très bien pu en profiter pour aller se débarrasser du corps de son épouse, tuée sans doute la veille au soir ou le matin même lors d'une dispute.

Max Renard prit une grande respiration avant de dire, sur un ton solennel :

— Capitaine Castillo, je vous demande de relâcher immédiatement mon client. Le dossier est vide. Vous n'avez aucune raison valable de le garder à vue plus longtemps. Si vous persistez, je saisirai directement le procureur de la République. En attendant votre décision, je vais aller m'entretenir avec mon client, si vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

— Vous en avez tout à fait le droit, maître.

Lorsque l'avocat eut quitté le bureau de Castillo, celui-ci décrocha son téléphone et appela son supérieur, le commissaire Balducci pour lui expliquer la situation.

— Vous saviez que vous n'aviez pas grand-chose dans le dossier, Castillo, je vous l'avais dit, lui rappela Balducci.

— Oui, mais quand même, commissaire, il y a un faisceau d'indices concordants qui accusent Vincent Delorme, se défendit Castillo.

— Libérez-le, Castillo, c'est un conseil. Ne perdez pas les précieuses heures de garde à vue maintenant, alors que vous n'avez pas assez pour le confondre. Étayez le dossier et, lorsqu'il sera plus solide, vous pourrez l'arrêter à nouveau. Faites-moi confiance, vous entêter ne résoudra pas l'affaire, bien au contraire.

— En le cuisinant, je suis sûr que j'aurais pu le faire avouer, commissaire. Il a tué sa femme, j'en suis certain. Le tisonnier couvert de son sang, la chemise blanche, rouge également couverte du sang de madame Delorme, l'emploi du temps fantaisiste de monsieur Delorme le jour du meurtre, sont des indices qui ne trompent pas, vous ne croyez pas ?

— Je vous l'accorde, capitaine. Toutefois, le procureur refusera une inculpation pour meurtre sur ces seuls indices si nous n'avons pas le cadavre. Il faut le retrouver. Vous en êtes où à ce sujet ?

— On cherche, commissaire. Pour le moment, on ne l'a pas trouvé, mais on finira bien par mettre la main dessus. Delorme n'a pas pu le cacher bien loin.

— Alors, trouvez-le, insista Balducci. C'est la seule façon de mettre en examen Vincent Delorme. Tant que vous ne l'aurez pas, son avocat se fera un devoir de nous rappeler qu'il n'y a aucune preuve de l'assassinat de madame Delorme et il obtiendra la libération de son client dès demain matin.

— D'accord, commissaire, je lui signifie la fin de sa garde à vue. Je vais retrouver le cadavre et après je l'inculperai de meurtre, lui jura le capitaine.

— Voilà qui est sensé, Castillo. Vous prenez la bonne décision.

C'est ainsi que, la mort dans l'âme, Castillo mit fin à la garde à vue de Vincent Delorme. Persuadé de sa culpabilité, il s'était juré de tout mettre en œuvre pour la prouver, le faire juger et incarcérer.

Lucas décrocha le téléphone fixe de son bureau. Il se présenta à l'interlocuteur, un directeur de succursale bancaire de l'avenue Jean Médecin à Nice.

— Bonjour inspecteur, dit l'homme. Vous m'avez demandé de vous prévenir s'il y avait de gros mouvements de fonds sur les comptes de monsieur Delorme.

— Lieutenant, dit Lucas.

— Pardon ? dit le directeur, qui ne comprenait pas.

— Je ne suis pas inspecteur, mais lieutenant.

— Oh ! Excusez-moi lieutenant, je ne savais pas.

— Aucun problème. Alors, il y a du nouveau ? s'informa Lucas.

— Plutôt, oui. Monsieur Delorme vient de vendre pour dix millions d'euros d'actions et obligations et nous a demandé de lui préparer la somme en numéraire.

— Dix millions ! s'exclama l'inspecteur. Ça fait une somme ! Quand monsieur Delorme doit-il passer récupérer l'argent ?

— Dans deux jours, le temps pour nous de finaliser les transactions et de réunir les fonds.

— Parfait. Je vous demanderais de bien vouloir nous prévenir dès que vous aurez fixé le rendez-vous avec monsieur Delorme, s'il vous plaît.

— Bien sûr, inspecteur, ce sera fait.

Lucas se précipita dans le bureau de Castillo :

— Le père Delorme est en train de vendre ses actions pour dix millions d'euros !

Castillo regarda Galantini et Aymar avant de dire :

— Dix millions. Ce serait pas une rançon, ça ?

— Ça m'en a tout l'air, répondit Galantini.

— Jennifer Delorme ne serait pas morte alors ? s'étonna Aymar.

— C'est curieux, vous ne trouvez pas chef ? dit Galantini. Tout portait à croire qu'elle avait subi une violente agression pourtant.

— Curieux, en effet, songea Castillo, pensif.

— Elle aura été blessée par ses ravisseurs, supposa Lucas.

— Et le sang sur la chemise de Vincent Delorme, tu en fais quoi ? s'interrogea Aymar.

— Là, j'avoue que je ne comprends pas. Ça ne colle pas avec le scénario d'un enlèvement, expliqua Galantini.

— Les ravisseurs ont peut-être pris une chemise de monsieur Delorme pour essuyer le sang sur le sol, proposa Lucas.

— Tu crois vraiment que des ravisseurs s'amuseraient à nettoyer le sang de leurs victimes avant de prendre la fuite ? c'est irréaliste.

— Il y a une possibilité que vous n'avez pas évoquée, fit remarquer Castillo, c'est que l'argent de la rançon soit uniquement pour la fillette. La mère est sans doute morte. Il se peut aussi que Vincent Delorme ait monté cette histoire d'enlèvement pour se disculper du meurtre de son épouse, tout simplement.

— C'est tordu, mais plausible, admit Aymar.

— Nous sommes tous d'accord pour dire que les indices recueillis jusqu'à présent ne vont pas dans le sens d'un enlèvement. Donc, l'hypothèse que ce soit une manœuvre pour nous enfumer est tout à fait envisageable. Nous allons quand même essayer d'appréhender les éventuels ravisseurs de madame Delorme et de sa fillette, mais je ne suis pas certain qu'ils existent vraiment. Nous allons prendre contact avec le père Delorme et l'inciter à collaborer avec nous. S'il est complice de son fils, il fera

tout pour nous mettre des bâtons dans les roues, dans le cas contraire, il acceptera de nous aider, j'en suis sûr.

— Vous croyez que Vincent Delorme peut vouloir faire d'une pierre, deux coups, avec cette histoire d'enlèvement ? songea Galantini.

— Que veux-tu dire ? s'étonna Castillo.

— Il se disculpe et en même temps il soutire dix millions à ses parents.

— Ce n'est pas à exclure, tu as raison. On ne va pas le lâcher, ce Vincent Delorme. Quoi qu'il ait fait, quoi qu'il ait prévu de faire, on ne va pas le lâcher, répéta-t-il.

§

Chapitre VII

Le versement de la rançon

Le téléphone prépayé fourni par les ravisseurs vibra, faisant sursauter Vincent Delorme, qui attendait leur manifestation depuis près de vingt-quatre heures. La rançon avait été réunie dans sa totalité depuis le début d'après-midi et Olivier Delorme avait immédiatement averti son fils par mail en lui laissant un code qu'ils avaient défini ensemble pour que la police ne soit pas tenue au courant de l'affaire. Vincent, un peu nerveux, décrocha :

— Vous avez l'argent ? demanda avec froideur la voix grave et métallique.

— Oui, ça y est, la somme est réunie, répondit Vincent.

— Parfait. Vous allez mettre l'argent dans des sacs de sport, que vous placerez dans le coffre de votre voiture. Ensuite, vous allez vous rendre à Nice, sur le port, à l'embarcadère pour la corse demain matin à neuf heures. Vous vous garerez sur le parking avec les autres véhicules

qui embarquent sur le bateau de la Corsica ferries, c'est compris ?

— Oui, mais vous oubliez un détail : pour aller jusqu'au parking, il faut passer le contrôle et avoir un billet, expliqua-t-il.

— Vous irez voir dans votre boîte aux lettres, il y a tout ce qu'il faut.

— Je fais quoi ensuite ? J'embarque ? Pour quelle destination ?

— Ensuite, nous vous contacterons pour d'autres instructions.

La conversation s'arrêta là. Le ravisseur raccrocha. Vincent trouva une enveloppe dans sa boîte aux lettres, qui contenait une réservation à son nom pour embarquer avec sa propre voiture, direction l'île Rousse. Il constata que c'était un aller simple.

Jennifer et Tara seraient donc en Corse ? songea-t-il. Si c'était le cas, cela voulait dire que les ravisseurs devaient être suffisamment nombreux pour qu'il y ait deux équipes : l'une en Corse et l'autre ici même qui lui déposait les enveloppes à mesure des besoins. Vincent n'aimait pas l'idée de se retrouver en Corse, seul, dans un environnement qu'il ne connaissait pas, qu'il ne maîtrisait pas, à la merci des ravisseurs. Ils pouvaient l'attirer dans

n'importe quel piège là-bas, sans qu'il sache à l'avance où il allait se retrouver. Ici au moins, il connaissait parfaitement sa région, son département. Il était né dans le Nord, mais était arrivé sur la Côte d'Azur à l'âge de cinq ans et avait vécu là, depuis. Ici, il était sur son terrain de jeu. En Corse, il était sur celui des ravisseurs et cela ne l'enchantait pas.

Vincent regarda sa montre : dix-sept heures quinze. Il quitta la villa en direction de Villefranche-sur-Mer pour y récupérer la rançon. Avant cela, il prit les trois sacs de sport qu'il possédait. S'il en fallait plus, nul doute qu'il en trouverait chez ses parents.

Lorsqu'il arriva à la propriété familiale, il était aux environs de dix-huit heures. Le soleil était encore haut dans le ciel à cette époque de l'année où la nuit ne tombait que vers vingt deux heures. Jackie et Olivier attendaient dans le grand salon la venue de leur fils, avec une certaine nervosité. Près d'eux, contre le plus grand des deux sofas de la pièce, deux énormes valises en ABS, de couleur grise, attendaient là, sagement. Vincent entra dans la pièce, provoquant le sourire de sa mère et le soulagement de son père qui dit :

— Je suis content que tu sois là, enfin ! Je n'ai jamais trouvé le temps aussi long qu'aujourd'hui, avoua-t-il.

— Pour moi aussi, Papa, le temps a paru long, tu sais. Et ce n'est pas qu'aujourd'hui, mais depuis que ma fille et Jennifer ont été enlevées.

— Oui, je sais, mon fils, ce que tu peux ressentir, parce que ta mère et moi nous faisons aussi beaucoup de soucis depuis leur disparition, crois-moi.

— Où est l'argent ? demanda Vincent qui tenait en main les trois sacs de sport.

— Ici, indiqua Jackie en montrant les deux valises.

— Il va falloir mettre les billets dans ces sacs. C'est une exigence des ravisseurs.

— Je ne sais pas s'ils suffiront, douta Olivier.

— S'il en faut d'autres, je pense que vous devez en avoir ici, non ?

— Bien sûr, dit Jackie. Je vais aller en chercher. Commencez à remplir les sacs en attendant.

Olivier prit deux petites clés dans l'une de ses poches et ouvrit la première valise, après l'avoir posée à plat sur le sol. Elle était remplie jusqu'à la gueule de billets de cent euros. Vincent en fut impressionné. C'était la première fois qu'il voyait autant d'argent réuni en un seul

et même endroit. Olivier perçut l'émoi de son fils devant une telle somme :

— Cinq millions d'euros, là, sous nos yeux. Ça fait quelque chose, hein mon fils ? Et attend, ce n'est pas fini.

Olivier coucha sa seconde valise, l'ouvrit, découvrant cinq autres millions.

— Ça n'a beau être que du papier, reprit Olivier, quand on sait tout ce que l'on peut faire avec ça...

— On peut sauver la vie de deux des êtres les plus chers que j'ai au monde.

— Exactement, ajouta-t-il en posant une main compatissante sur l'épaule de son fils. Allez, remplissons les sacs.

Les deux hommes commencèrent à prélever les liasses de billets dans les valises et à les empiler consciencieusement dans les sacs.

— Ils t'ont déjà dit où devait se passer l'échange ? demanda Olivier.

— Pas encore, mais je pense que ça va se passer en Corse.

— En Corse ! s'exclama-t-il, surpris. Comment ça ?

— J'ai pour consigne d'aller à l'embarcadère pour la Corse demain matin à neuf heures. Ils ont pris soin de me réserver un passage avec ma propre voiture jusqu'à l'île Rousse.

— Tu ne crois pas que ça devient un peu trop dangereux ? fit remarquer Olivier, peu rassuré par cette nouvelle. Il vaudrait mieux, peut-être, mettre la police dans le coup, non ?

— Non, surtout pas ! Si les ravisseurs s'aperçoivent qu'il y a des flics dans le coup, ils m'ont promis de tuer Jennifer. Je ne veux prendre aucun risque, dit-il, catégorique.

— Je comprends fiston, mais es-tu bien sûr qu'en allant en Corse, ils ne vont pas t'attirer dans un guet-apens quelque part dans un coin paumé de l'île, s'emparer de l'argent et vous faire disparaître, toi, Jennifer et Tara ?

— J'y ai songé. C'est un risque que je dois prendre. J'ai encore quelques heures pour réfléchir à ça et tenter de trouver une solution pour ne pas tomber dans un piège de ce genre.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, mon fils, ajouta-t-il en désespoir de cause.

— Je n'ai guère le choix, papa, fit remarquer Vincent.

Jackie arriva avec deux sacs de sport. Les deux valises furent vidées en un peu plus d'une demi-heure dans les cinq sacs. Chaque sac fut ensuite placé dans le coffre de l'Audi RS 7 de Vincent. Olivier plaça le dernier sac et referma le coffre avant de s'approcher de son fils et de poser ses deux mains sur ses épaules :

— Sois prudent.

— Merci Papa. Merci pour tout, dit Vincent, ému.

— Tu n'as pas à nous remercier, mon fils. La famille, c'est plus important que l'argent. Tâche de nous ramener Tara et Jennifer saines et sauvées. C'est tout ce qui importe pour le moment.

— Je les ramènerai, c'est promis.

— Je t'ai mis quelque chose dans le coffre, avec les sacs. Tu décideras de ce que tu veux en faire, d'accord ?

— D'accord, Papa, répondit-il, intrigué.

Vincent quitta la villa de ses parents et rentra chez lui. Il ouvrit le coffre pour sortir les sacs et les porter dans la maison et trouva un coffret en bois précieux. Il le prit, l'ouvrit, découvrant un revolver de calibre 7,65 Walther-Manurhin PP. Une arme de poing, compacte et discrète. Avec le revolver, un étui supplémentaire, chargé de balles. Vincent connaissait bien cette arme. Elle appartenait à

Olivier depuis toujours. Quand il fut en âge de la manipuler, son père l'inscrivit dans un stand de tir, que lui-même fréquentait et lui apprit à tirer. Vincent était plutôt doué et rapidement il réussit à vider son chargeur dans le centre de la cible presque à chaque séance de tir. Cela faisait au moins dix ans qu'il n'avait plus tiré avec cette arme. Il se demandait s'il serait encore capable de mettre dans le mille. Mais qu'allait-il bien pouvoir faire avec ce revolver ? Tirer sur des cibles en carton, dans le calme relatif du stand de tir, était une chose, mais s'il avait à s'en servir contre les ravisseurs, serait-il capable de garder son sang-froid et d'ajuster sa cible ? Serait-il capable de presser la détente ? Serait-il capable de blesser, voire de tuer, un être humain, fut-il l'un des ravisseurs de sa fille et de sa femme ? Vincent était ingénieur et chef d'entreprise, pas policier et encore moins voyou. Devait-il quand même emporter avec lui l'arme ? Et si cela tournait mal ? Si les ravisseurs lui tendaient un piège pour lui prendre l'argent sans lui rendre sa famille ? Réussirait-il à utiliser ce revolver pour sauver les siens ?

Il soupira, secoua la tête, prit le coffret et l'emporta dans la maison avec un sac de billets. Il fit encore deux allers-retours pour prendre les autres sacs, puis s'enferma à triple tour dans la maison.

Le lendemain matin, Vincent se leva à l'aube. Il avait eu beaucoup de mal à trouver le sommeil et n'avait dormi que quelques heures. Après une bonne douche et un petit déjeuner vite avalé, il chargea à nouveau les sacs dans le coffre de l'Audi et demeura un long moment devant le coffret contenant le revolver, incapable de se décider le concernant. Il était partagé entre l'envie de le prendre et l'idée que les choses pourraient mal tourner si les ravisseurs se rendaient compte qu'il était armé. Sans compter qu'il n'était toujours pas persuadé d'être capable de s'en servir si le besoin s'en faisait sentir. Finalement, après de nombreuses tergiversations, il décida de le prendre avec lui, mais de le mettre dans la boîte à gants de l'auto. Comme cela, il serait plus rassuré de l'avoir et si les ravisseurs décidaient de le fouiller au corps, il n'y aurait pas d'embrouille.

Vincent arriva au port Lympia de Nice vers huit heures quarante. Il prit le quai des deux Emmanuels, déjà bien encombré par les nombreux véhicules qui se rendaient, comme lui, à l'embarcadère pour la corse. Il descendit la rampe qui conduisait au quai d'Entrecastaux, qu'il longea jusqu'au quai du commerce, après avoir franchi les barrières qui en gardaient l'accès. Il ne lui fallut pas moins d'une demi-heure pour faire ce trajet qui représentait moins d'un kilomètre. Arrivé sur le quai du commerce, où d'immenses parkings assuraient le stationnement des véhicules avant l'embarquement, il fut dirigé par le

personnel du port vers une file d'attente de plusieurs dizaines de voitures. Vincent coupa le moteur de l'Audi, jeta un œil à sa montre et regarda autour de lui. Il ne restait plus qu'à attendre les prochaines instructions des ravisseurs.

Le téléphone sonna. Vincent décrocha :

— Allo !

— Vous voyez la Clio grise, stationnée à votre gauche, le long du mur ? dit la voix métallique.

— Oui, je la vois, confirma Vincent, après avoir repéré le véhicule, qui se trouvait à une centaine de mètres.

— Parfait. Vous allez prendre les sacs et les déposer dedans.

— D'accord. Et après ?

— Vous vous installez au volant et vous attendez nos instructions.

Vincent descendit de son véhicule, ouvrit le coffre et commença le transfert des sacs vers la Clio. Il dut faire trois allers-retours, ce qui lui prit une bonne dizaine de minutes. Il s'installa au volant, constata que les clés étaient dessus et attendit le prochain appel, qui ne tarda pas :

— C'est très bien, monsieur Delorme. Démarrez et roulez en direction de la Trinité, par la voie sur berge. Nous vous contacterons plus tard.

Vincent regarda sa voiture, stationnée au milieu des centaines d'autres voitures prêtes à embarquer pour la corse. Finalement, il préférait ça. Ici, il était chez lui, connaissait bien la région. Mais pourquoi faire tout cela ? Pourquoi les ravisseurs ne lui avaient-ils pas donné un rendez-vous quelque part, dans un endroit tranquille ? Que signifiait ce parcours qu'ils lui faisaient faire ? Était-ce parce qu'ils avaient peur que la police ne soit de la partie ? En le faisant bouger ainsi, ils s'assuraient qu'il n'était pas suivi, sans doute. Mais alors, cela impliquait qu'il était certainement épié, précédé ou suivi par eux. Il regarda autour de lui, cherchant à déceler un comportement suspect, un regard appuyé, quelqu'un qui fasse mine de regarder ailleurs lorsqu'il croiserait son regard, sans résultat. Après avoir jeté un rapide coup d'œil à sa montre, il démarra la voiture et s'éloigna du parking, reprit la rampe qui ramenait sur le quai des Deux Emmanuels et prit la traverse qui conduisait sur le boulevard Stalingrad. De là, il remonta le quartier Riquier en direction des berges du paillon et de la voie rapide qui menait à la Trinité, cité populaire périphérique au nord-est de Nice.

La Clio roulait sur la voie sur berge, à la hauteur du quartier Bon Voyage lorsque la sonnerie du téléphone

retentit à nouveau. Vincent décrocha et attendit les instructions dictées par cette voix grave et métallique, produite par un changeur de voix, petit appareil simple et facile à trouver sur Internet pour une somme dérisoire.

— Vous allez prendre la prochaine sortie et vous diriger vers l'autoroute, direction Cannes. Nous vous recontacterons.

La Clio prit la sortie et rattrapa l'autoroute A8 au niveau de l'entrée Nice est. Cette autoroute contourne la capitale azurée par les collines nord qu'elle traverse par de nombreux tunnels et viaducs impressionnants, avant de redescendre brusquement vers la vallée du Var, fleuve qui rejoint la Méditerranée au niveau de l'aéroport, à l'ouest de la ville. Au bout d'une descente infernale qui a vu de nombreux accidents, notamment de camions fous dont les freins ont lâché, il y a un péage important, où ceux-ci, lancés à pleine vitesse, incapables de s'arrêter, ont fait de nombreuses victimes et des dégâts importants. C'est après ce péage que les ravisseurs reprirent contact :

— Prenez la prochaine sortie, dirigez-vous vers l'Arénas.

Vincent commençait à trouver cette balade un peu longue. Quelles étaient les intentions des ravisseurs ? Pourquoi le baladaient-ils ainsi, d'un bout à l'autre de la ville ? Après un petit quart d'heure au cœur d'une

circulation déjà dense, Vincent arriva au niveau du quartier de l'Arénas, un ensemble d'immeubles de bureaux situés face à l'aéroport, à l'extrême-ouest de Nice. Les ravisseurs se manifestèrent :

— Prenez la direction de l'entrée du parking de l'Arénas située près du parc Phoenix, descendez au troisième sous-sol, allez au bout de l'allée et prenez à gauche jusqu'au bout puis tournez encore à gauche, faites vingt mètres et gardez-vous dans un emplacement du renforcement à droite. Vous avez compris ?

— À gauche, encore à gauche, renforcement à droite. Ça devrait aller.

Vincent pensa que l'échange devrait certainement avoir lieu à cet endroit. C'était un grand parc de stationnement sous l'ensemble des immeubles de bureaux. Le troisième sous-sol était peu utilisé en temps normal et serait un endroit tranquille pour cela. Un peu trop tranquille même... Vincent tiqua, regarda le portillon de boîte à gants un moment avant de se décider à l'ouvrir et en extraire le revolver, qu'il posa sur le siège passager. Si les choses devaient mal tourner, il valait mieux l'avoir sous la main.

La Clio arriva au troisième sous-sol du parking de l'Arénas, désert comme d'habitude. Après avoir tourné deux fois à gauche, elle vint s'immobiliser dans un renforcement sombre, non loin d'une autre voiture.

Vincent regarda dans sa direction, pensant que c'était peut-être celle des ravisseurs, mais il vit qu'elle était vide. Il attendit que le téléphone sonne, en vain. Après un certain laps de temps, il réalisa qu'à ce niveau sous la surface, entouré de béton armé sur plusieurs épaisseurs, le réseau ne devait pas passer. Ce qu'il vérifia en regardant le smartphone. Est-ce que les ravisseurs avaient prévu ce problème ? Est-ce qu'ils n'avaient plus besoin de le contacter et qu'ils allaient arriver ? Comment savoir ? Que devait faire Vincent ? Rester là bien sagement et attendre, ou sortir et chercher un endroit avec du réseau pour le cas où ils essaieraient de le contacter ? Soudain, alors qu'il se posait toutes ces questions, son regard se porta sur le mur devant lui, presque plongé dans le noir. Il distingua à peine l'affiche qui y était collée et qu'il n'avait pas remarquée en arrivant, son regard s'étant porté sur la voiture stationnée près de la sienne. Il alluma les phares et lut ce qui était inscrit sur une feuille au format A3 :

« Transférez les sacs dans cette voiture et sortez du parking par la sortie opposée au parc Phoenix. »

La voiture était une Polo noire. Vincent se hâta de transférer les sacs dans le coffre et quitta ce lieu plutôt sinistre par la sortie imposée par les ravisseurs. Une fois à l'air libre, ils purent se manifester à nouveau via le smartphone :

— Prenez la direction de l'autoroute, direction Cannes.

— Ce petit jeu va durer encore longtemps ? demanda Vincent qui commençait à trouver le temps long.

— Suivez nos instructions si vous voulez revoir votre femme et votre fille en vie. Et cessez de parler.

La communication fut interrompue. Vincent reprit l'autoroute en direction de Cannes. A peine avait-il fait un kilomètre que la sonnerie du smartphone retentit :

— Prenez la sortie Cagnes-sur-Mer et roulez en direction de Vence.

La sortie de Cagnes-sur-Mer n'était qu'à quatre kilomètres de l'entrée qu'il avait prise à Nice ouest. C'était l'une des portions d'autoroute les plus fréquentées du sud-est de la France. Après la sortie, une large avenue à quatre voix séparées par des plates-bandes fleuries et agrémentées de pins, s'enfonçait dans les terres en direction des villages perchés sur les premiers contreforts des Alpes du sud. Elle desservait un grand complexe commercial nouvellement sorti de terre et, au-delà, se scindait en deux routes principales qui menaient, l'une à Vence, petite cité d'une vingtaine de milliers d'habitants, située à trois cents mètres d'altitude, au pied des Baous, véritables montagnes composées en façade exposée vers la mer de falaises

abruptes et culminant entre six et huit cents mètres d'altitude, l'autre à La Colle-sur-Loup et Saint-Paul, le village rendu célèbre en son temps par l'acteur Yves Montant qui y séjournait à la fameuse Colombe d'Or, son hôtel attitré.

Vincent arriva à la bifurcation. À droite, c'était la route qui conduisait directement à Vence, en face, c'était celle qui conduisait à Saint-Paul et qui rejoignait également Vence par un trajet plus long et plus bucolique. Les ravisseurs avaient dit de prendre la direction de Vence, mais n'avaient pas précisé par quel chemin. Il décida de passer par Saint-Paul, ce qui constituerait un bon moyen de savoir s'il était épié et suivi. Dans ce cas, les ravisseurs s'empresseraient sans doute de le contacter pour lui faire changer de route. Il atteignit le village de La Colle-sur-Loup après quelques kilomètres et continua vers Saint-Paul, où il arriva après dix minutes de trajet. Il n'y eut aucune réaction de la part des ravisseurs, ce qui étonna un peu Vincent. Se pouvait-il que personne ne le suive ? Mais comment les ravisseurs pouvaient le guider dans ce cas ? Il trouva cela curieux. Après cinq autres minutes de route, il arriva à l'entrée de Vence. Là, le téléphone se mit en branle :

— Vous prendrez la direction de Tournettes-sur-Loup en suivant le trajet le plus direct cette fois, précisa la voix.

Donc, les ravisseurs savaient qu'il avait pris par Saint-Paul. Ils étaient très certainement derrière lui, proches. Pourtant, Vincent avait bien observé ses rétroviseurs pendant les différents trajets et il n'avait pas réussi à repérer le ou les véhicules qui le suivaient. Ou alors ils avaient placé une balise GPS dans chacun des véhicules qu'il conduisait. C'était tout à fait plausible et bien plus sûr au final que de faire une filature. Il restait toutefois un point qui posait problème : s'ils utilisaient des balises GPS pour connaître sa position précise en temps réel, cela ne renseignait pas les ravisseurs sur le fait qu'il soit suivi par la police. Il devait fatalement y avoir quelqu'un qui l'observait dans ses moindres déplacements. Tout ce cheminement qu'ils avaient prévu, avec deux changements de véhicules, était fait pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, c'était une évidence.

Arrivé à Tournettes-sur-Loup, les ravisseurs le rappelèrent et lui donnèrent la consigne de continuer jusqu'à l'intersection avec la route qui conduisait dans les gorges du Loup, la rivière qui baignait les petites cités qui tiraient leur nom du sien. La route, après Tournettes, serpentait au milieu de forêts de pins sur une dizaine de kilomètres jusqu'à Pont-du-Loup, un lieu-dit où l'on trouvait quelques maisons, un ou deux restaurants, un hôtel et une confiserie célèbre dans la région. La bifurcation vers les gorges partait un peu avant l'entrée dans Pont-du-Loup, sur la droite et grimpait rapidement à flanc de rocher,

surplombant le cours de la rivière. La route devenait plus étroite et s'enfonçait entre les parois abruptes qui couraient sur plusieurs centaines de mètres au-dessus d'elle. Après avoir franchi deux tunnels et un pont qui enjambait le Loup, elle s'élargissait à nouveau, devenait moins tortueuse et traversait des zones très boisées.

Vincent se demandait jusqu'où il allait devoir rouler ainsi, lorsque le téléphone sonna une nouvelle fois :

— Dans moins d'un kilomètre vous prendrez la direction de Courmes. Arrivé à l'entrée du village, vous vous garerez sur le parking, à côté de la Jeep verte. Compris ?

— Parfaitement.

Courmes est un village niché sur un plateau qui surplombe la vallée du Loup. L'on y accède par une route très étroite de plusieurs kilomètres qui se termine en cul-de-sac au village.

La Polo arriva sur le parking à l'entrée de Courmes. Elle vint stationner près de la Jeep verte, comme l'avaient demandé les ravisseurs. Vincent coupa le moteur et attendit la suite. Encore un coup de fil :

— Transférez les sacs dans le coffre de la Jeep puis remontez dans la Polo et attendez.

Vincent était dans l'expectative. Pourquoi, après avoir mis les sacs dans la Jeep, devait-il retourner dans la Polo ? Pour attendre quoi ? Curieux. Ce n'était peut-être pas un changement de véhicule pour lui, mais seulement pour les sacs de billets. L'échange devait se faire ici, il en était persuadé. Après être sorti de la Polo et avoir jeté un œil alentour, il mit les sacs dans la Jeep puis retourna sagement s'asseoir au volant de la petite Volkswagen.

Deux minutes s'écoulèrent avant que la silhouette imposante d'un homme en jogging, encapuchonnée, marchant tête basse, visiblement pour masquer le visage, s'avança sur le parking et s'arrêta à hauteur de la Jeep. Il regarda autour de lui, marqua l'arrêt dans la direction d'un fourré au bout du parking, reprit son inspection puis regarda dans la direction de Vincent pour s'assurer qu'il était bien dans la voiture. Lorsqu'il fut rassuré, il souleva le hayon arrière de la Jeep, ouvrit un sac au hasard et prit quelques liasses de billets qu'il effeuilla pour vérifier qu'elles étaient bien constituées de billets de banque et non de vulgaire papier, comme c'est parfois le cas lors de remises de rançon. Lorsqu'il fut satisfait du premier sac, il le referma et en ouvrit un second, répétant son petit manège. Il referma ensuite le hayon et s'approcha de la Polo, en prenant soin de masquer son visage. Il fit signe à Vincent de baisser la vitre de la portière et lui dit :

— Tu vas attendre ici bien sagement. Je vais m'éloigner avec la Jeep et dans deux minutes un autre véhicule va venir à sa place. Dedans, il y aura ta femme et ta fille. Compris ?

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'allez pas partir avec l'argent et ne pas me rendre ma famille ? demanda Vincent, guère rassuré par la manœuvre.

— Tu veux revoir ta famille ? répondit l'homme sèchement.

— Oui.

— Alors ferme-là ! Fais ce qu'on te dit et tout ira bien !

Vincent se tut, tenaillé par une sourde angoisse. Il n'avait pas un bon pressentiment. Il repensa au revolver, fut pris d'une envie de s'en saisir et de mettre en joue le ravisseur, de l'obliger à le conduire à sa famille, puis se ravisa, saisi d'effroi à l'idée que son geste puisse compromettre leur libération, pire, que l'une ou l'autre ne soit blessée ou tuée dans le feu de l'action. Il resterait sagement assis au volant de la voiture, espérant que tout se passe bien, que les ravisseurs tiennent parole, qu'ils lui rendent sa fille et sa femme.

L'homme s'éloigna et grimpa dans la Jeep, qui recula puis démarra en trombe, quittant le parking et

s'éloignant sur la route. C'est à ce moment que les hommes de Castillo entrèrent en action pour tenter de la bloquer en mettant en travers de la route leurs véhicules et en pointant leurs armes sur le conducteur qui fonçait dans leur direction. Alors que la Jeep arrivait presque à leur hauteur, elle bifurqua brusquement vers la droite, empruntant un chemin empierré, que d'ordinaire une barrière barrait l'accès aux véhicules, mais qui avait été ouverte très certainement par les ravisseurs pour pouvoir fuir. La Jeep grimpa le chemin cahoteux qui s'enfonçait rapidement dans la forêt et s'élevait vers les hauteurs du village et, au-delà, vers le sommet de la montagne sur laquelle il s'adossait et qui débouchait sur un plateau à près de mille mètres d'altitude. Le plateau de Saint-Barnabé (il tirait son nom du petit hameau encore habité qui se situait au centre de celui-ci) était situé au nord de la montagne le Puy de Turrettes qui culminait à plus de mille deux cents mètres, masse imposante qui dominait la bande littorale et faisait partie de la ligne des premières montagnes que l'on rencontrait quand on quittait la côte.

Vincent fut surpris de voir des dizaines de policiers, armes au poing s'agiter en tous sens, fonçant, qui à pied, qui en voiture banalisée, à la poursuite des ravisseurs. Les flics comprirent très vite qu'ils s'étaient fait avoir, incapables de suivre la Jeep sur le chemin impraticable par les véhicules dont ils disposaient. Le capitaine Castillo demanda immédiatement le renfort d'un hélicoptère de la

gendarmerie et le blocage des routes dans tout le périmètre. Vincent, qui était sorti de la Polo depuis un bon moment déjà, fonça dans la direction des forces de l'ordre et de Castillo, qu'il avait repéré de loin, en hurlant :

— Pourquoi vous avez fait ça ? pourquoi ?! Ils ne me rendront plus ma fille et ma femme maintenant ! Merde ! Merde ! Merde !...

— Calmez-vous monsieur Delorme ! cria Castillo. Nous les aurons. Ils ne peuvent pas aller bien loin. Les gendarmes vont quadriller tout le secteur avec un hélicoptère en renfort. Ils ne nous échapperont pas. Nous allons vous ramener votre famille, le rassura-t-il.

— Vous allez me ramener quoi, des cadavres ?! cria Vincent de colère.

— On va vous les ramener vivantes, affirma Castillo, qui à vrai dire n'était pas sûr du tout de ce qu'il débitait.

L'opération avait foiré, c'était une évidence. Castillo et ses hommes n'avaient pas prévu de se retrouver dans la montagne et s'étaient fait piéger par des ravisseurs qui eux avaient prévu leur coup pour échapper aux forces de l'ordre en cas de besoin. Toutefois il demeurait confiant dans le fait qu'ils n'iraient pas loin. Même avec une Jeep, capable de franchir quasiment tous les obstacles sur ces

chemins pierreux aux pentes abruptes, ils ne pourraient avancer très vite, ce qui laisserait largement le temps aux gendarmes d'installer des barrages sur toutes les routes environnantes et à l'hélicoptère de les repérer et de les suivre.

— On a des cartes du coin ? s'informa-t-il auprès de ses hommes.

— Non, capitaine, lui répondit un autre flic, mais les gendarmes arrivent dans dix minutes. Ils doivent avoir ce qu'il faut.

— Dix minutes ! Putain, ils viennent d'où ces cons-là ?! s'agaça-t-il. On n'a pas trop de notre temps pour les retrouver, merde !

— Et vous allez me les ramener vivantes... lui lança Vincent plein d'ironie devant la situation.

Castillo baissa les yeux, tordit la bouche, réfléchit et lui dit :

— Ok, tout ne s'est pas passé comme on aurait voulu, je le reconnais, monsieur Delorme, mais vous devez nous faire confiance, nous sommes en train de déployer des forces considérables sur le terrain. Ça ne se fait pas en dix minutes. Les ravisseurs nous ont pris de court en fuyant avec leur 4x4. On n'avait pas prévu ça, mais nous avons un

atout dans notre manche : nous avons placé une balise dans l'une des liasses de billets.

Vincent eut un mouvement de recul, fronça les sourcils, prit le temps de réfléchir avant de dire :

— Vous pouvez m'expliquer quand et comment vous avez pu placer une balise au milieu des billets ? Je n'ai pas quitté les sacs des yeux un seul instant depuis hier soir... à moins que...

Soudain tout s'éclaira dans l'esprit de Vincent. Si la police n'avait pas pu mettre la balise dans les sacs, c'est qu'elle l'avait fait avant, quand l'argent était encore dans les deux grosses valises. Cela signifiait que son père était de mèche avec elle. Pire, c'était peut-être lui qui l'avait prévenu ! Comment avait-il pu faire cela à son propre fils ? Et surtout, pourquoi ? Il devrait tirer cela au clair, plus tard. Abasourdi et dégoûté, il se laissa choir lourdement sur le capot de l'une des voitures qui barrait la route, vidé, sans forces, avec le sentiment d'avoir été trahi par sa propre famille, par ses propres parents. Il avait l'étrange impression que le monde s'effondrait encore un peu plus sous ses pieds, qu'il n'avait plus la maîtrise des événements, de sa propre vie, que tout autour de lui, ce qui faisait les fondements de son existence, se fendillait, se craquelait jusqu'à s'écrouler chaque fois qu'il faisait un pas. Depuis l'enlèvement de sa fille et de sa femme, il vivait un cauchemar, pire même, car d'un cauchemar l'on

finit par s'éveiller alors que là, rien n'y faisait : à chaque réveil il reprenait comme la veille et l'avant-veille. Quand cela se terminerait-il ? Quand s'éveillerait-il enfin aux côtés des siens ? Quand retrouverait-il sa vie ?

Les gendarmes arrivèrent : deux voitures, cinq hommes, dont le commandant Trinquart, de la gendarmerie de Grasse, qui était en charge de ce secteur. Trinquart était grand, mince, la cinquantaine passée, les cheveux courts, gris, avec des lunettes rondes et fines, le visage émacié, une bouche large qui souriait à Castillo :

— Commandant Trinquart, dit-il en tendant la main au capitaine.

— Castillo, répondit-il. Merci d'avoir fait si vite, commandant.

— Quelle est la situation exactement ?

— Les ravisseurs ont pris la fuite par ce chemin, expliqua-t-il, montrant du doigt la piste empruntée par la Jeep. Ils ont un 4x4 Jeep Wrangler de couleur vert camouflage. Ils ont... Il regarda sa montre... moins d'un quart d'heure d'avance sur nous. Vous avez une carte du secteur, je suppose ?

Le commandant Trinquart demanda qu'on leur apporte la carte IGN de la montagne. Elle fut dépliée sur le

capot d'une voiture. Trinquant chercha le village de Courmes et l'emplacement du départ de la piste :

— Voilà, la piste part d'ici, à l'endroit où nous sommes. Elle remonte derrière le village dans la forêt. A partir d'un certain point, elle devient quasiment impraticable, sauf pour des conducteurs de 4x4 aguerris. Et même dans ce cas, ils n'ont pas pu avancer bien vite. Après ce passage difficile, il y a plusieurs chemins qui partent à travers la forêt : vers le sud, c'est le plus rapide pour atteindre une route asphaltée. Vous voyez, là, expliqua-t-il en faisant glisser un index sur la carte, il y a une piste qui longe la montagne jusqu'au domaine des Courmettes. De là, ils peuvent rejoindre très vite la route entre Pont-du-Loup et Vence. De l'autre côté, au nord, la piste remonte à flanc de montagne jusqu'au plateau de Saint-Barnabé. De là, ils peuvent le traverser jusqu'au hameau et prendre la route qui rejoint la D2, descendre le col de Vence ou, dans l'autre sens, filer vers Coursegoules et prendre ensuite d'autres directions. Mais c'est plus long par là.

— Et par là ? demanda Castillo qui suivait du doigt une piste qui cheminait vers le nord-ouest.

— Par le pré de Marthe ? Oui, c'est une possibilité aussi, d'autant qu'en passant par cette piste, puis par celle-ci, qui descend dans la combe de l'aigle jusqu'au pré de Marthe, ils ne vont pas rencontrer de grosses difficultés et

pourront rouler assez vite. Mais c'est le chemin le plus long pour atteindre une route.

— Ils ont plusieurs possibilités en tout cas. Il va falloir déployer vos hommes tout autour de cette zone très rapidement, commandant.

— J'ai deux bus qui sont en route, mais la mise en place de barrages sur toutes ces routes va être longue. Nous avons aussi mobilisé six voitures. Je vais les dispatcher sur les points principaux par lesquels ils pourraient quitter ce secteur.

— Et l'hélicoptère ? s'enquit Castillo.

— Il ne va pas falloir compter dessus, dans l'immédiat. Nous en avons un en révision et le second a une pale cassée. Nous attendons la pièce de rechange depuis trois jours !

— Putain, c'est la poisse !

— Je sais. Bon, on peut s'en sortir sans hélico. Les ravisseurs n'ont pas forcément eu une bonne idée en venant ici. Leur fuite ne sera pas très rapide et ils n'ont pas cinquante portes de sortie. Ça nous donne tout de même un avantage sur eux. Je donne mes ordres à mes hommes immédiatement pour qu'ils se rendent aux endroits stratégiques.

Castillo vit Vincent Delorme qui s'éloignait en direction du parking. Il s'avança vers lui et le héla :

— Eh ! Monsieur Delorme ! Où allez-vous ?

— Je rentre chez moi, répondit-il d'un air désabusé, sans se retourner.

— J'ai des questions à vous poser d'abord. Et puis vous ne pouvez pas reprendre le véhicule avec lequel vous êtes arrivé. La scientifique va devoir le passer au peigne fin. Venez avec moi, je vous ferai raccompagner par une voiture.

— Vous ne les retrouverez pas ! lança-t-il.

— Qui ça, les ravisseurs ? On les retrouvera.

— Non, je parle de ma famille. Vous ne les retrouverez pas vivantes.

— Allons, allons, reprenez-vous monsieur Delorme, ne soyez pas défaitiste. Nous n'avons pas dit notre dernier mot, vous savez. Ces types ne s'en tireront pas comme ça, je vous en donne ma parole.

— Votre parole ! dit-il en pouffant. Tout ce que je vois, c'est que vous avez foiré votre intervention, que depuis le début de cette affaire, je suis votre principal et sans doute seul suspect, que vous avez toujours été

persuadé que j'ai tué ma femme pour je ne sais quelle obscure raison, que vous n'avez pas exploité d'autres pistes et que vous n'avez pas avancé d'un pouce dans la recherche de la vérité. Et vous venez me parler de votre parole ? A d'autres !

Castillo fit la grimace. Delorme n'avait pas tout à fait tort. C'est vrai que tout accusait cet homme d'avoir assassiné son épouse. C'est vrai qu'il avait focalisé son enquête sur lui, négligeant sans doute d'autres pistes. C'est vrai aussi que, malgré les événements actuels, il n'avait pas cessé de le soupçonner. Après tout, il avait très bien pu organiser lui-même une demande de rançon, aidé de complices, pour se disculper et faire porter le chapeau du meurtre de sa femme à des ravisseurs présumés. C'est ce qu'il expliqua à Vincent, qui n'en revint pas de la constance du capitaine à le prendre pour le coupable :

— Je crois que vous êtes un grand malade, lui dit-il, complètement dépité. Même devant l'évidence, vous trouvez encore le moyen de me rendre coupable. C'est du grand n'importe quoi !

— J'envisage toutes les hypothèses, monsieur Delorme, se défendit Castillo. C'est mon travail de ne pas m'arrêter aux évidences.

— Vraiment ? Pourtant, c'est bien ce que vous avez fait avec moi, non ?

— Non. Vous pensez que je m'acharne sur vous ? C'est faux. Vous êtes l'un des suspects pour l'instant. Tant que nous ne trouvons rien de flagrant contre vous, vous demeurez un suspect, parmi d'autres.

— Sauf que vous concentrez tous vos efforts à trouver des preuves contre moi, plutôt que de fouiller d'autres pistes ! objecta Vincent, furieux.

— Ce n'est pas vrai. Nous faisons notre travail, qui consiste à fermer certaines pistes et à en ouvrir d'autres. Celle qui vous concerne n'est pas encore refermée. Si nous ne trouvons rien contre vous, elle sera fermée, elle aussi. En attendant, vous allez devoir éclaircir plusieurs points concernant les ravisseurs et la demande de rançon.

§

Le commandant Trinquart s'approcha du capitaine Castillo, qui parlait avec Vincent Delorme. Il lui dit :

— Nous avons déjà deux barrages en place, capitaine. Les autres ne tarderont pas à être opérationnels.

— Ah, voilà une bonne nouvelle ! se félicita Castillo.

— Oui, et un véhicule tout-terrain arrive. Nous allons pouvoir partir sur leurs traces, ajouta Trinquart.

— Parfait. Nous allons traquer ces voyous ! Merci commandant.

Trinquart s'éloigna, retournant auprès de ces hommes pour coordonner l'opération. Castillo se tourna vers Vincent :

— Vous voyez, nous allons traquer et arrêter ces hommes et nous leur ferons dire où se trouvent votre femme et votre fille.

— Je l'espère, capitaine, car même si vous pensez toujours que je suis à l'origine de cet enlèvement, sachez que moi je sais que ce n'est pas le cas et que les ravisseurs détiennent bien ma femme et ma fille. J'ai reçu une vidéo avec la demande de rançon qui prouve qu'elles sont bien en vie, contrairement à ce que vous pensez depuis le début.

— Une vidéo ? s'étonna Castillo. Pourquoi ne pas nous l'avoir montrée, dans ce cas ?

— Parce que les ravisseurs ont menacé de tuer ma femme si je vous mettais dans le coup.

— Je vois. C'est classique en effet, reconnut le capitaine, mais vous n'auriez pas dû les écouter, monsieur Delorme. En nous écartant de l'affaire, vous avez diminué les chances de retrouver votre famille en vie, je suis désolé de vous le dire. Vous auriez dû nous faire confiance. Nous

aurions pu mettre sur pied un plan plus efficace si nous avions été mis dans la confiance dès le début.

— Possible, admit Vincent, très abattu. Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Nous allons arrêter les ravisseurs et retrouver vos proches, affirma le capitaine.

Le véhicule tout-terrain de la gendarmerie arriva. C'était un petit camion avec des roues immenses et une garde au sol très haute. Le commandant Trinquart appela le capitaine pour qu'il vienne avec lui dans le véhicule. Vincent s'adressa à Castillo :

— Je voudrais venir avec vous, capitaine.

— Je ne pense pas que ce soit possible, monsieur Delorme, c'est une opération de police. Nous n'emmenons pas de civils. De toute façon, vous devez répondre à nos questions. Vous allez suivre le lieutenant Galantini qui va vous conduire dans nos locaux de Nice pour prendre votre déposition.

— Je vous en prie, capitaine, retrouvez ma famille, le supplia-t-il.

— Je vous le promets.

Castillo monta dans le véhicule tout-terrain avec le commandant Trinquart. L'engin emprunta la piste, secouant ses passagers, grimpant sur les rochers dans un boucan du diable ! Castillo se demanda ce qu'il était venu faire dans cette galère ! Son petit déjeuner était sur le point de quitter son estomac et de reprendre le chemin inverse de celui qui l'avait conduit là. L'avantage de ce véhicule était qu'il pouvait rouler assez vite, même sur des terrains très accidentés, contrairement à une Jeep, qui passait partout, mais qui devait le faire lentement quand le terrain était trop difficile. Après une dizaine de minutes, l'engin arriva à une bifurcation. D'un côté le chemin partait au sud, où il finissait par atteindre une route goudronnée, où le premier barrage avait été très rapidement installé. De l'autre, il remontait vers le plateau de Saint-Barnabé. Trinquart et Castillo descendirent pour observer les traces sur le chemin. Le passage d'un véhicule sur ce type de surface laissait toujours des traces visibles, pour peu que l'on sache observer. Ils constatèrent que les traces partaient en direction du plateau. Après avoir cheminé à flanc de montagne sur près d'un kilomètre, l'ascension se terminait sur le plateau de Saint-Barnabé, qui s'étendait au nord de la montagne sur quelques kilomètres carrés, que de nombreux chemins sillonnaient en long et en large. Le capitaine Castillo et le commandant Trinquart sortirent à nouveau pour essayer de trouver des traces du passage de la Jeep. Le terrain était rocailleux et il était difficile de voir quelque chose. Trinquart consulta la carte et dit :

— Ils peuvent avoir pris à droite, vers l'est, en direction du hameau, tout droit, au nord, vers le pré de Marthe.

— Vos barrages sont en place sur la route de Saint-Barnabé depuis quand ? s'informa le capitaine.

— C'était le second mis en place. Ils n'ont pas pu passer par là, confirma le commandant.

— Je crois que nous n'avons pas le choix dans ce cas, constata Castillo. S'ils n'ont pas atteint le barrage, c'est qu'ils sont partis au nord, vous ne croyez pas ?

— Déduction logique, capitaine.

Le véhicule s'ébranla à nouveau et traversa le plateau à vive allure. Là, les chemins étaient beaucoup plus carrossables et le permettaient. Trinquart reçut des nouvelles du dispositif mis en place sur les routes et affirma :

— Tous les barrages sont en place, capitaine. Ils ne nous échapperont pas.

Ils atteignirent la combe de l'aigle, au milieu de laquelle le chemin descendait vers le pré de Marthe, un espace large, relativement plat et verdoyant, qui contrastait avec l'austérité du paysage minéral du plateau. Une herbe grasse y poussait et l'on y trouvait deux ou trois fermes en

pierre où leurs occupants élevaient surtout des chevaux. Là, le chemin était facile et permettait de foncer à travers la clairière pour atteindre rapidement les bois et redescendre vers la route qui venait de Pont-du-Loup. Trinquart consulta les unités qui étaient sur les barrages. Aucune Jeep verte n'avait approché de l'un d'eux.

— On ne les a vus nulle part, capitaine, s'inquiéta le commandant.

— Ils sont sans doute encore dans les bois, à se cacher. S'ils sont devant nous, nous les coincerons, dit-il, confiant.

La traversée des bois se fit à allure modérée pour pouvoir observer alentour, mais ils ne virent rien. Finalement, ils atteignirent la route au bord de laquelle était stationnée la Jeep. Castillo et Trinquart descendirent de leur véhicule et firent le tour du 4x4 vert, constatèrent qu'il était vide, que plusieurs autres véhicules avaient laissé leur empreinte sur le sol humide, ce qui était normal puisque c'était l'entrée du chemin qui conduisait aux différentes fermes d'où ils arrivaient.

— On les a perdus ! Merde ! pesta Castillo.

— Ils ne franchiront pas les barrages, affirma Trinquart.

— Il faut l'espérer.

— Je préviens les unités dans le secteur pour qu'elles soient vigilantes.

Les forces de gendarmerie déployées sur le terrain filtrèrent la circulation sur les routes entourant le secteur durant plusieurs heures, sans mettre la main sur les ravisseurs, qui avaient visiblement trouvé le moyen de passer entre les mailles du filet.